

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNÉE.—No 902

MONTREAL, 17 AOUT 1901

5c LE No



Edouard Cadieux, de Holyoke
Président suprême
Philippe Boucher, de Woonsocket
Trésorier général

M. l'abbé Napoléon Leclerc, de Woonsocket
Directeur Spirituel suprême

E.-M. Poitevin, de Boston
Vice-président général
J.-A. Caron, de Woonsocket
Secrétaire général

Officiers Généraux de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 AOUT 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{er} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

La famille royale d'Angleterre est encore en deuil. A quel que mois de distance, après son illustre mère, voici que l'impératrice douairière Frédéric d'Allemagne, sœur aînée de roi Edouard VII et mère de l'empereur Guillaume, vient de mourir.

C'est un sujet de grandes doléances dans les deux empires. LE MONDE ILLUSTRÉ y joint l'expression de ses sympathies, en attendant l'occasion propice de présenter à ses lecteurs le portrait de la noble défunte.

** Notre public montréal n'a pas appris sans émotion le décès de Mlle Béragère, l'une des plus brillantes artistes du Théâtre National Français, et que les fièvres impitoyables viennent de ravir à l'affection des siens, aussi bien qu'à celle de succès qui lui souriaient déjà, dans l'art dramatique, à l'âge peu avancé de dix-sept ans et quelques mois.

Béragère, de son vrai nom Marguerite-Henriette-Adéline Roulland, était la fille d'un journaliste, rédacteur aux *Debuts*. Au nom de la solidarité professionnelle, nous présentons l'expression de nos vives condoléances au père éprouvé.

** Il m'a été donné, la semaine dernière, de prendre part à une délicieuse fête intime de fraternité. Or, le MONDE ILLUSTRÉ ayant jugé opportun d'offrir, sur le même sujet, toute une série d'illustrations, je ne crois pas que j'ai vu et éprouvé, en cette heureuse circonstance.

Le dimanche, 28 juillet dernier, *Le Pionnier* publiait les renseignements suivants :

Demain, se réunira au Collège de Montréal, rue Sherbrooke, l'un de ces nombreux conventuels d'anciens élèves, dont cette vieille maison d'éducation voit, chaque année, l'une ou l'autre génération de ses innombrables enfants renouveler la fête.

Celui-ci se distinguera en ce qu'il va ouvrir la série des festivals de ce genre, pour le siècle qui commence, en tant que le Collège de Montréal, du moins, est concerné. Ce sont les élèves finissants de la classe de rhétorique 1887-88 qui, après treize années de séparation, vont se rassembler, demain, sous l'égide de l'Alma Mater, en compagnie d'un certain nombre de leurs anciens professeurs et directeurs.

Mentionnons, parmi ceux-ci, MM. Bédard et Filiault, p. s. s., du Séminaire Notre-Dame ; M. Charrier, curé, Chevrier et Tranchemontagne, p. s. s., de la paroisse de Saint-Jacques ; MM. Laliberté, Portier, Saint-Jean, p. s. s., du Collège de Montréal ; M. Lepoupon, p. s. s., directeur du Séminaire de Philosophie ; MM. les abbés G.-M. Lepailleux, curé du Saint-Enfant Jésus du Mile-End ; A. Saint-Jean, curé de Saint-Denis de Montréal ; Hogue, curé de West Shefford ; Cardin, curé de Sainte-Lucie, etc.

Au nombre des élèves de cette classe se trouvent M. l'abbé J.-A. Curotte, professeur de théologie au Grand Séminaire de Montréal et président du conventum ; MM. les abbés J.-Emile Roy, chancelier de

l'archidiocèse de Montréal, Ls-N. Dubuc, premier vicaire à Saint-Joseph de Montréal ; Alph. Jacques, vicaire au Sacré-Cœur, Montréal ; J. Bouras a, de Pullmann, III ; L. Giroux d'Artic Centre, R. I., et le R. P. B. Boyer, des Oblats de Marie Immaculée. Chez les laïques, MM. Emile Lamoureux, avocat, de San Francisco, Frank Ferron, entrepreneur de pompes funèbres, vice-président du conventum ; les docteurs Laberge, de Calumet, Mich. Brien, de Marinette, Wisc. R.-M. Trudeau, Alph. Mercier, D. Roberge, F. Pelletier, rédacteur au *Pionnier*, de Montréal ; les notaires Grondin, de Laprairie, Racicot, de Boucherville, Alex. Bonin, de l'Assomption, et R. Dumouchel, rédacteur au *Pionnier*, de Montréal ; MM. A. Desrosiers, horticulteur, Côte des Neiges ; T.-A. Gauthier, du greffe de la Cour des Recorders, Montréal, Martin Higgins, négociant à Chicago, Ill., et enfin deux journalistes, MM. J. Boisseau, de *La Patrie*, et J.-M.-A. Denault, directeur du *Pionnier*, et secrétaire du conventum.

Le rendez-vous de ces anciens élèves, qui reprennent spontanément la vie de communauté, pour en jouir pendant quelques jours, est fixé à demain matin, 8.30 h., au Collège de Montréal. Il y aura messe à 9 hrs, suivie de récréation ; dîner au collège, promenades dans l'après-midi et souper en commun.

Mardi matin, messe de *Requiem*, célébrée dans la chapelle aérienne de Notre-Dame-de-Bonsecours, à l'intention de l'unique confrère défunt, M. William J. Dempsey, de Boston, Mass, et du regretté M. P. Deguire, P. S. S., ancien curé de Saint-Jacques et de Notre-Dame, et directeur du Collège de Montréal, au temps de ces messieurs.

Après le déjeuner pris ensemble, les joyeux confrères monteront dans le rapide de Labelle, à neuf heures pour s'en aller passer deux jours de congé sous bois, sur les bords enchanteurs du vieux lac Maskinonge. Le retour s'effectuera jeudi soir, et ce sera la fin de ce beau conventum.

Le Pionnier souhaite plein succès à ces fêtes de la fraternité, auxquelles trois de ses rédacteurs vont prendre part.

** Ce programme, qui promettait une réunion pleine d'entrain et du meilleur aloi, a été réalisé à la lettre, selon qu'en ont été rapportés les détails par la *Patrie* du 29 juillet, la *Gazette* du 30 et le *Journal* du 31.

Des vingt-quatre confrères survivants et attendus, dix-huit répondirent à l'appel : MM. Curotte, Roy, Dubuc, Bourrassa, Jacques, Ferron, Desrosiers, Dumouchel, Mercier, Grondin, Roberge, Denault, Racicot, Trudeau, Gauthier, Pelletier, Boisseau et Bonin. Ne purent s'y rendre, par suite du grand éloignement, ou pour d'autres causes très valables, le R. P. Boyer, actuellement en missions au Labrador, l'abbé Léon Giroux, du Rhode Island, les docteurs Brien, du Wisconsin, et Laberge, du Michigan, MM. Higgins, de l'Illinois, et Lamoureux, de la Californie.

Parmi les professeurs et directeurs, s'étaient rendus à l'invitation de leurs anciens élèves, MM. Charrier, p. s. s. du Séminaire Notre-Dame, Chevrier et Tranchemontagne, p. s. s., de la paroisse Saint-Jacques, Lepoupon, p. s. s. ; directeur du Séminaire de Philosophie, Lepailleux, curé du Saint-Enfant-Jésus du Mile-End et Guindon, p. s. s., procureur du Collège de Montréal et ancien camarade de cours des rhétoriciens de 1887-88.

Quelques autres anciens professeurs et directeurs n'ayant pu se rendre s'étaient excusés de la plus aimable façon.

** A onze heures, la messe fut célébrée par M. le président Curotte, et servie par M. F. Ferron, vice-président, cependant que quelques-uns des confrères, à l'orgue, exécutaient plusieurs des vieux chants religieux, si chez écoliers d'autrefois.

A l'issue du service divin, il y eut récréation et visite en détail de la maison, où l'on admira toutes les nombreuses améliorations—elles feraient aisément, à elles seules, la matière d'une étude complète,—que réalise le Collège de Montréal, d'année en année, pour la commodité plus grande, le développement physique et intellectuel plus parfait des générations nouvelles de ses élèves, toujours croissant en nombre. N'en mentionnons, en passant, qu'une seule, la dernière : la substitution des bonnes Sœurs Grises aux marmitons du sexe masculin, dans le service culinaire de la maison. Le dîner de bienvenue offert aux rhétoriciens

de 1887-88 était le premier grand dîner sous le nouveau régime, et nous avons eu là un avant-goût peu équivoque de la somme de progrès que nos jeunes camarades des temps présents vont trouver réalisée par ce changement.

Quand vint l'heure de descendre au réfectoire du collège, où la plupart d'entre nous n'avaient pas remis le pied depuis la fin du mois de juin 1888, M. l'Economiste Guindon, qui faisait gracieusement et royalement les honneurs de la maison, au nom de tout le reste du personnel alors absent, proposa que M. Chevrier, jadis préfet de discipline, fût élu "directeur pour l'occasion," à titre de senior de la compagnie. La proposition fut acclamée de tous, et agréée de la bonne grâce par le principal intéressé.

Ce fut donc sous l'aimable direction qu'appréciaient tous ceux qui connaissent l'excellent Sulpicien que se prit le dîner. Il fut succulent, moins par la qualité des mets et des vins choisis, que par la franche et cordiale gaieté dont les convives le surent assaisonner.

** Sur la fin du repas, passant bravement outre à la consigne de Saint Sulpice, qui interdit l'usage des toasts, dans ses maisons, M. le président Curotte exposa, en termes des plus heureux, les sentiments qui l'animaient, non moins que chacun des confrères présents, en ce jour de précieux ressouvenances, et en présence des représentants d'une fondation laquelle nous nous représentons tous si profondément reconnaissants. MM. Ferron, vice-président, et Denault, secrétaire, appuyèrent de quelques paroles émues cette expression de sentiments. Et cela nous valut, en réponses, de chaudes allocutions, de la part de MM. Chevrier, Bédard, Charrier, P. S. S. et de M. l'abbé Lepailleux, allocutions capables de nous faire comprendre avec quelle force tous ces cœurs, tant de directeurs que d'élèves, battaient à l'unisson.

** Les minutes les plus délicieuses sont les plus rapides, et le dîner avait déjà duré plus d'une heure et demie quand il fallut songer à poursuivre l'exécution du programme.

L'item suivant de ce programme consistait à s'assurer une photographie-souvenir de cette heureuse journée. C'est alors que le consciencieux et habile artiste J.-A. Dumas recueillit dans son objectif les scènes vécues dont les copies figurent aujourd'hui aux pages du MONDE ILLUSTRÉ.

Puis, l'on partit à la bonne aventure, pour aller promener sa fantaisie capricieuse d'écolier en vacances à travers la ferme et les jardins du collège, de vieilles connaissances qu'on devait retrouver notablement changées, mais au mieux.

En passant, nous avons la bonne fortune de voir en opération et d'admirer la géniale invention de M. Guindon, le procureur du Collège, un inventeur destiné à révolutionner le genre de la sens, très grande économie de combustible, d'espace, d'installation, etc, aussi bien que d'une efficacité infiniment supérieure, l'utilisation du moteur à vapeur dans l'industrie.

La suite de nos promenades nous amène jusqu'à la nouvelle maison du Séminaire de Philosophie, où la complaisance de M. le directeur Lepoupon et de M. l'abbé Gauthier, professeur, un ancien camarade de cours, nous permet de tout inventorier à loisir. Ici encore, un superbe goûter nous guette au passage et nous fait oublier encore davantage avec quelle rapidité s'écoule le temps, en compagnie d'hôtes si charmeurs.

Et cela si bien, que l'après-midi se trouvant déjà fort avancée, il faut d'urgence modifier le programme, qui comportait, à l'origine, une promenade à Lachine, pour sauter les rapides, et le souper en commun au Bout-de-l'Île. C'est au Collège de Montréal que, sur les pressantes invitations de M. le procureur, se prend le souper, comme le dîner, et il était près de neuf heures quand les confrères se résignèrent à prendre congé les uns des autres, pour se retrouver le lendemain.

** Le mardi matin, la température n'avait plus

LA VIEILLE GARDE IMPERIALE

LE TRAIN D'ARTILLERIE

L'artillerie, cette bonne fée qui se pencha sur le berceau de gloire de Napoléon et répondit toujours à l'appel de son génie, avait deux serviteurs également dévoués : le canonnier, dont l'intelligente ardeur changeait les lourds canons en monstres rugissants ; le soldat du train, dont l'effort vigilant promenait la foudre endormie à travers la poussière des routes et la fumée des batailles.

Le premier était le ministre de sa colère ; le second, le gardien de son sommeil.

Son second serviteur, l'artillerie le devait à Napoléon.

Jusqu'en l'an VIII, en effet, l'artillerie avait eu pour conducteurs, dans la guerre comme dans la paix, des hommes qui, ne vivant pas de sa vie, la servaient souvent fort mal ; des charretiers aux gages d'entreprises particulières, dont le cœur ne comprenait pas la chanson grave et imposante des canons, dont l'âme ne vibrerait pas à l'unisson de la grande âme des armées.

Certes, parmi ces mercenaires, il y eut des braves ; mais le courage, — l'héroïsme même, — de quelques-uns ne pouvait racheter la coupable défaillance des autres.

Pour servir la tempête qui devait bientôt éveiller tous les échos de la vieille Europe, Bonaparte voulut des hommes au cœur vaillant, susceptibles de s'attacher aux canons, ces âmes de bronze de la guerre de les comprendre et de les aimer ; il voulut des soldats, qui, courants le même danger que les canoniers, eussent le même mobile moral : l'honneur.

Et il créa le train d'artillerie.

D'abord, l'artillerie de la Garde eut à son service une compagnie du train.

La foudre, dès lors, put dormir en paix dans la poussière des routes et la verdure des prés ; et toujours elle s'éveilla, devant la furie des combats, à l'instant précis où tous l'attendaient, où sa précieuse collaboration devenait nécessaire aux baïonnettes et aux sabres pour cueillir une branche de laurier dans les sillons de la victoire.

Quatre ans plus tard, en l'an XII, trois compagnies

nouvelles lui apportèrent un supplément de sécurité, de mobilité et d'exactitude, c'est-à-dire de puissance, de force, de vie.

Le 15 avril 1806, deux compagnies vinrent augmenter encore le nombre des bras qui servaient les canons, le nombre des dévouements qui les entouraient, le nombre des cœurs qui les aimaient. Les fidèles serviteurs constituèrent alors un bataillon, et le 12 avril 1808 ce premier bataillon, dans son ombre, en vit fleurir un deuxième.

Enfin, le 10 février 1813, les gardiens du sommeil

escadron où entrèrent un certain nombre d'hommes de l'ancien bataillon du train des équipages de la Garde, supprimé en 1814 après trois années d'existence.

Ce fut sa dernière transformation.

Comme les autres corps de la vieille Garde, il a jusqu'au bout rempli fidèlement son devoir ; il a suivi jusqu'au bout le grand capitaine qui lui avait donné la vie.

En créant le train d'artillerie, Bonaparte avait dit : "Le conducteur qui amène la

pièce sur le lieu du combat et l'enlève sous le feu de l'ennemi rend un service aussi grand que le canonnier qui la charge la pointe et la tire."

Ces paroles du maître faisaient du conducteur l'égal du canonnier ; elles unissaient, devant l'autel d'airain où devaient se célébrer Austerlitz et Wagram, les deux serviteurs de l'artillerie.

Ils restèrent unis toujours, ayant, pour ainsi dire, une même âme : leur canon ; mais, en réalité, ils ne furent jamais égaux.

L'artilleur, qui gouvernait la foudre dans le féérique décor des batailles, projetait son ombre sur le gardien des canons, et, par rayonnement, absorbait la part de gloire que méritaient le courage et le dévouement de son modeste collaborateur.

Aussi le soldat du train nous apparaît-il un peu comme le type de l'éternel dédaigné.

Sous sa rude enveloppe, pourtant, battait un cœur de héros.

Cet homme à la figure commune, aux manières brutales, à la démarche pesante, dont la voix, — devenue rauque pour avoir lutté trop souvent contre le hurlement des canons, — semblait rouler une perpétuelle tempête, ce paysan de la vieille Garde, dont le regard conservait comme un nostalgique reflet du

coin du ciel natal, c'était le devoir.

Sur le champ de bataille, son rôle passif égalait en grandeur le rôle actif du canonnier.

Après avoir remis entre les mains de ce dernier le lourd canon dont la voix puissante allait résonner comme un glas dans la rumeur sauvage du combat, le soldat du train faisait exécuter un demi-tour à ses chevaux, tournant ainsi le dos à l'enfer où des démons se disputaient la victoire.

Alors, la tête haute, il s'immobilisait, se figeait en une attitude superbe, à quelques pas de sa pièce rugissante.



Le train d'artillerie de la garde.—Page 245, col. 1

des canons formèrent deux régiments, l'un pour la vieille, l'autre pour la jeune Garde.

L'évolution rapide du train d'artillerie dit assez qu'il avait répondu aux espérances de son créateur, qu'il avait su mériter toute la confiance du maître.

En 1815, aux heures de tristesse, alors qu'autour de son chef, sorti de la prison d'amour où l'avait enfermé la haine des vaincus de quinze années, la vieille armée se dressait, sombre et farouche, prête à faire tête à la formidable coalition des géoliers déçus, on vit renaître le train d'artillerie sous la forme d'un

Ce n
Sa s
batteri
granit
un ora
Der
nonnie
hoque
Et s
un vol
L'h
même
Et
frère
furie
flamm
héroï
n'atte
de rec
le cou
aerein
Le
avait
Cet
bata,
Le
a figu
les ja
Napo
honn
sante
Dé
Gard
livré
et, s
la ré
La
song
ouat
a pro
dans
De
plait
sick
dans
vrit
glan
P
tuea
C
L
sabr
furi
D
une
imm
loin
Il
fau
sur
C
rud
mer
...
I
com
lui
L
can
fut
d'a
pe
fai
tat
de
ell
m
le

Ce n'était plus un homme, c'était une statue.
Sa silhouette étrange se profilait dans la fumée des batteries, pareille à la silhouette d'un sphinx de granit de la vieille Egypte, autour duquel se fût joué un orage.

Derrière lui, la mitraille pleuvait, hachant les canonniers, blessant les monstres de bronze dont les hoquets formidables faisaient trembler le sol.

Et souvent la mort frôlait cette statue dressée sur un volcan.

L'homme ne bougeait pas ; on l'eût dit pétri de la même matière que le canon dont il avait la garde.

Et pourtant il n'était pas soutenu, comme son confrère le canonnier, par la fièvre de l'action, par cette furie des batailles qui soulève la chair et allume une flamme de folie dans le cœur des plus timides ; son héroïsme obscur, fait de dévouement et d'abnégation, n'attendait aucune récompense, pas même la parole de reconnaissance qui tombe des lèvres d'un chef sur le courage des braves, comme la rosée des nuits serpeines sur la fleur brûlée par le soleil.

Le paysan de la vieille Garde, l'éternel dédaigné, avait pour lui sa conscience.

Cette statue qui se dressait dans la fumée des combats, c'était la statue du devoir.

Le train d'artillerie, il est à peine besoin de le dire, figuré dans tous les grands combats qui sont comme les jalons merveilleux de l'extraordinaire épopée de Napoléon ; tous les champs de bataille ont vu les hommes de bronze figés derrière leurs pièces rugissantes.

Dépositaire fidèle et vigilant, le paysan de la vieille Garde, l'éternel oublié, l'éternel dédaigné, a toujours livré ses canons aux échéances fixées par le maître ; et, s'il ne cueillit pas lui-même les lauriers, il prépara la récolte glorieuse.

La terre d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, a bu le sang des soldats du train ; la neige de la Russie a coulé bien des cadavres de conducteurs, le Danube en a promené dans son eau verte, la Bérésina en a roulé dans ses flots glacés.

Dans les sentes parfumées de l'Espagne, dans les plaines mélancoliques de Lutzen, de Bautzen, de Leipzig et d'Hanau, dans le sol crayeux de Champagne, dans les champs fertiles de Waterloo, la mitraille ouvrit à ces dévoués serviteurs, parmi les sillons sanglants, la même tombe qu'à leurs frères les canonniers.

Parfois, dans la fureur des batailles, on vit les statues s'animer.

Ce fut à Austerlitz, à Wagram, à Hanau.

La cavalerie tourbillonnait autour des batteries, sabrait les artilleurs, essayant de museler les monstres furieux qui crachaient la tempête.

Dans le regard nostalgique des hommes de bronze, une flamme s'alluma : le devoir qui les maintenait immobiles, le visage tourné vers le calme des horizons lointains, venait de faire volte-face.

Ils pivotèrent alors dans la fumée, et, pareils à des fauves défendant leurs petits en dangers, ils bondirent sur les cavaliers qui menaçaient leurs canons.

Quand ils frappèrent, ces hommes rudes frappèrent rudement ; dans une mêlée, ils mettaient de l'écrasement : ils ne tuaient pas, ils broyaient.

Le train d'artillerie a mérité sa part de gloire, comme tous les autres corps de la vieille Garde ; la lui accorder est une justice.

Le rôle du soldat du train, — cet ange gardien des canons, — fut assurément toujours modeste : mais il fut aussi toujours utile, et il exigea une grandeur d'âme, un dévouement, un courage que doit récompenser la petite fleur du souvenir.

JULES MAZÉ.

On devrait se servir de macaroni plus qu'on ne le fait ; on peut avantageusement le substituer aux patates, quand celles-ci sont rares et chères. Beaucoup de médecins défendent de manger des patates, quand elles commencent à bourgeonner, et préfèrent eux-mêmes manger du macaroni. La manière de préparer le macaroni est connue presque de tout le monde.

POUR UNE FIANCÉE

Elle était blonde comme vous.
Celle dont les yeux fins et doux
Me laissèrent l'âme blessée.
Pourtant mon cœur n'est pas jaloux
De vos bonheurs de fiancée.

Honte à ceux qu'aigrît la douleur !
Je n'ai rien d'elle qu'une fleur ;
Mais, quand un couple d'amants passe,
Je dis au bon Dieu : Rendez-leur
En félicité ma disgrâce.

Bien qu'il soit de vous séparé,
Votre ami se sent désiré ;
Il est triste comme vous l'êtes.
Moi, j'ignore s'ils ont pleuré,
Les charmants yeux de violettes.

Qu'on vous aime comme j'aimais,
C'est le vœu que je me permets,
Le secret que je vous confie,
J'ai de la peine pour jamais ;
Soyez heureuse pour la vie !

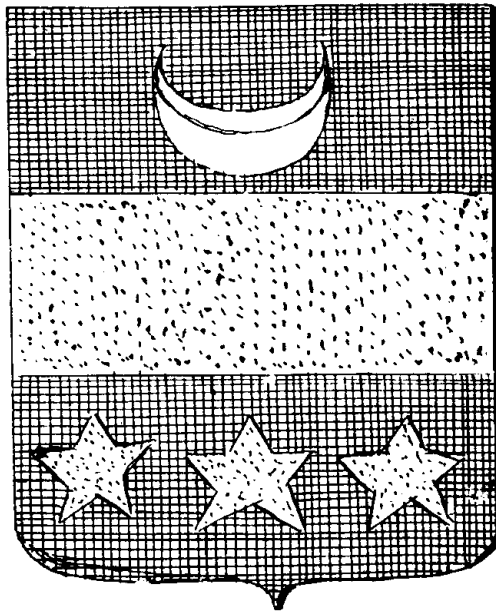
FRANÇOIS COPPÉE.

LES VERCHÈRES

Toutes nos histoires, soit élémentaires ou volumineuses, ont mentionné le beau fait d'armes accompli dans la famille Verchères, aux premiers temps de la Nouvelle-France, et, l'on ne désigne plus Mlle de Verchères que sous le titre glorieux de : *L'héroïne de Verchères*.

M. François Jarret de Verchères, qui vint au Canada avec le régiment de Carignan, au licenciement, décida de s'établir au pays.

Nos historiens nous ont déjà fourni des détails assez complets sur cette famille (1), et il ne m'est point né-



cessaire de passer par ces sentiers battus. Il est certain qu'ils ont dit mieux que je ne pourrais, et je me contenterai de demander au lecteur de consulter ces bons auteurs, à l'article *Verchères*.

Mais sait-on généralement, ici, en Canada, que cette famille est originaire du Brionnais (Bourgogne), et qu'elle remonte jusqu'au treizième siècle, ayant alors des notaires royaux, des ecclésiastiques et des gens de lettres ?

Les Verchères ont donné plusieurs juges châtelains à la ville de Marcigny : un premier président à la Chambre du Trésor et bureau des Finances de la province de Bourgogne, et au parlement de Dijon, quatre conseillers et un président à mortier.

Elle compte encore six chevaliers de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, un chevalier de Malte et un officier de la Légion d'honneur.

Il y eut également des personnages de cette maison dans presque tous les ordres religieux, ainsi que dans plusieurs chapitres nobles.

(1) Tanguay. *Dictionnaire Généalogique*. Vol. 1, p. 318 et vol. IV, p. 588.

Les Verchères canadiens sont sortis du berceau commun, mais avant d'arriver au Canada ils se fixèrent à Bordeaux, où le père de notre François fut avocat au Parlement, puis maire de la Réole.

Les Verchères blasonnaient : *De sablé à la face d'or, accompagnée d'un croissant d'argent, en chef, et de trois étoiles d'or, en pointe.*

Supports : Deux cygnes. (1)

RÉGIS ROY.

HONNEUR AU MÉRITE

Il nous fait plaisir de signaler à nos lecteurs et lectrices une œuvre d'un grand mérite et d'une réelle valeur artistique, due au talent remarquable d'une jeune Canadienne-française, Mlle Adrienne Brousseau. Nos journaux quotidiens nous ont donné une description assez exacte de ce travail délicat, hautement apprécié même des Anglais connaisseurs, qui n'ont pas ménagé à notre jeune compatriote leurs plus chaleureuses félicitations. C'est que, sur ces différentes pièces de satin ivoire, où le fusain s'est laissé consciencieusement guider par une jeune main habile, se révèle la conception idéale des sentiments exquis d'une âme d'artiste. Outre le médaillon central, où s'encadre, dans toute sa fraîche candeur, une tête expressive d'enfant joyeuse, nous avons aussi admiré les scènes des quatre coins de la douillette, représentant un jeune troubadour près d'une charmante jeune fille, coulant à deux la vie douce au pays délicieux de l'amour. Tous les détails d'interprétation y sont fidèlement rendus et l'intéressant poème que le crayon a voulu produire est d'une réalité saisissante.

Sur les panneaux de roses et de *morning glories*, de magnifiques effets de lumière et d'ombre échappent difficilement à l'observation des contemplateurs.

Mlle Brousseau a consacré deux ans à l'exécution de cette œuvre d'art. Sr Louise de Savoie, du Couvent d'Hochelega artiste d'un talent reconnu supérieur lui prodigua encore ses leçons et ses conseils. Le succès de la brillante élève sera donc aussi celui du modeste professeur.

A toutes deux nous offrons nos sincères félicitations, et à Mlle Brousseau en particulier, dont l'ambition ne peut se limiter à la vertu claustrale, nous souhaitons toute la gloire que donne un talent digne de la renommée.

CARNET MONDAIN

À l'église de l'Immaculée-Conception, mardi, le 6 août, avait lieu, le mariage de M. Donat Boisclair à Mlle Joséphine Charlebois, tous deux de Montréal.

Pour cette importante cérémonie religieuse, les nouveaux époux avaient tenu à déployer un certain éclat qui leur rappelât toujours vivement, ainsi qu'à leurs parents et amis, tout le bonheur d'un pareil jour. L'autel magnifiquement paré, le luminaire resplendissant, les harmonies de l'orgue et d'un chœur puissant ravirent l'assistance émue et sympathique. Mme Biron accompagnée de M. Ocellier a chanté avec talent *Le Crucifix de Faure*.

La jeune mariée fut conduite à l'autel par M. l'échevin Wilson. Elle portait une magnifique toilette de soie bleu pâle garnie de tulle blanc et guipure. Appartenant à la Congrégation des Enfants de Marie, elle en eut tous les honneurs et reçut la bénédiction nuptiale, voilée et couronnée.

M. et Mme Boisclair sont partis en promenade dans le comté de Nicolet, où demeure la famille du nouvel époux. Les amis ont déjà prouvé au jeune couple leurs sympathies dans l'envoi de riches et de nombreux cadeaux. Ils y joignent encore leurs affectueux souhaits de bonheur et de prospérité.

La misère du vieillard, suivant l'usage qu'il a fait de la vie, est une injustice, un scandale même, ou simplement une leçon.—G.-M. VALTOUR.

(1) *Le livre d'or de la Noblesse*. Vol. 2, p. 299.

VOIX DU CRÉPUSCULE

“ La voix du Seigneur est pleine de magnificence. — DAVID.

Lorsque le crépuscule étend son manteau sombre,
Enveloppant le jour, dans une nuit profonde,
Je songe très souvent,
A l'instar du marin qui, dans la nuit profonde,
Dirige son vaisseau sur la mer furibonde,
Sous l'empire du vent.

Car, alors, en mon cœur descend l'inquiétude,
Me faisant rechercher la douce solitude
Qui saurait m'élever
Au-dessus de ce monde et de ses vaines gloires,
Pour retremper mon âme, en face des déboires,
Qui viennent l'éprouver.

Mais, voici qu'à mon œil une lampe étincelle,
A travers le vitrail de la sainte chapelle,
Et j'y crois découvrir
L'étoile du marin, qui conduit au rivage
La nacelle fragile et tout son équipage,
Sans crainte de périr.

Tout droit, vers le lieu saint, où tout est solitaire,
Vers un obscur endroit, au pied du sanctuaire,
Je dirige mes pas.
C'est là, qu'anéanti devant le tabernacle,
J'ouvre bien grand mon cœur à ce divin oracle,
Qui me parle tout bas.

Quel ineffable amour éprouve, à ce colloque,
Mon être tout entier, car Celui qui j'invoque,
C'est la Divinité !
Je me plais, à loisir, à déverser mon âme
En ce cœur souverain, dont la divine flamme
Promet l'éternité.

Rien ne vient me troubler, devant cette présence
De mon maître et Dieu ; le plus parfait silence
S'épand autour de moi.
Tandis que, doucement, je goûte l'espérance
D'un avenir meilleur qui, déjà, prend naissance,
Près de mon divin Roi.

Quels sublimes accents, quelles voix sans émule,
On entend au milieu du sombre crépuscule,
Lorsque dans le saint lieu
On va se reposer : ce n'est plus de la terre,
Que nous vient cette voix, c'est la voix salutaire !
Que fait entendre un Dieu !

ALEXANDRE BERNARD.

SILHOUETTE

Je suis embarrassé pour écrire, aujourd'hui. Le sujet n'est pourtant pas sans inspiration, et me gonfle d'idées et de sentiments courants et me trempe dans le cœur et plein la tête. Mais voilà, j'ai peur, oui, grand'peur, comme l'enfant auquel on a confié une rose et qui craint d'en froisser un pétale : fleur délicate, pétale embaumé, enfant maladroit.

Lectrices, lecteurs, je vous présente Madeleine (Mlle Gleason), chroniqueuse à *La Patrie*, autrefois du *Temps*, d'Ottawa. Je désirerais vous entretenir d'elle ; gerez-vous indulgents si je balbutie à peine ?

En général, on se forge une idée singulière, on se fait un mauvais portrait de la chroniqueuse. Elle doit être vieille, laide, désabusée, chagrine, sans illusion, etc. Aussi, il faut voir comme l'on se trompe !

Brune ou blonde, ou ni brune ni blonde ? N'importe ! Jeune, quoique sa plume trahisse de la lutte ; “ jolie ” ? indiscretion ! bonne, capable d'être un rien maligne, pas méchante ; franchement affectueuse ; accueiller, et esprit pétillant qui vous retient là, à converser, et vous oblige à croire que le temps multiplie ses ailes pour fuir plus vite ; d'une calme gaieté communicative ; un brin coquette, — ô femmes ! — surabondante de vie et d'espérance—j'allais ajouter d'illusions : un lys, quoi, s'entr'ouvrant à l'aurore et croyant ne se devoir jamais fermer, Madeleine, de plus, à l'oreille fin qui caresse (je vous souffle cela, moi, à un œil, tout bas).

Résumons : Un bon cœur, doublé d'intelligence.

Dans ses écrits, nous voyons “ un peu, ” de ce que je viens de dire.

Pourquoi un peu et non pas tout ?

On ne se met pas “ tout ” dans une page ; on se laisse entrevoir plutôt, on se sous-entend, en quelque sorte.

Pourquoi ?

Vous qui tenez une plume ne poserez pas sérieusement cette question, j'imagine ?

Si l'on couche, j'imagine ?
Si l'on coupe dans un article, cela ne prouve pas qu'on a vidé son cerveau ; au contraire, l'intelligence fatigue la plume et l'épuise ; si l'on sent un frisson d'âme ce n'est pas toute l'âme. L'intelligence est plus forte, le cœur plus vaste que l'expression : la plume est plus faible que nous.

En ferai-je un reproche à l'écrivain ?

Non !

L'expérience démontre que jamais auteur ne sera tout ce qu'il est dans ce qu'il écrit. Lamartine—Châteaubriand même—ont déploré cette impuissance.

Donc, si vous affectionnez “ Madeleine—femme de lettres ”, vous aimerez davantage “ Madeleine simple femme ”.

Le style de cet écrivain a du jeu. Enfant gâté, il chante, pleure, a du rire, des colères. D'une minuit, c'est un faon qui s'élance dans la liberté de la plaine, une abeille dont le miel est agréable, un papillon dans la lande : il vole d'une fleurette à l'autre fleurette et parfume l'air en passant.

Lisez ses causeries et dites-moi—si vous pouvez—qu'une femme doit se taire !

Madeleine, des manières de dire personnelles, elle a des trouvailles plaisantes.

Pourquoi ne choque-t-elle pas, dans cette route difficile ?

Elle est sans affectation !

Pourquoi la comprenons-nous si bien ?



Photos Laprés & Lavergne

MLLE GLEASON

Elle a du cœur ! Et, de fait, le cœur est le centre de gravité de tous les êtres. Son acte—amitié ou amour—est le mobile de l'existence, la solution des plus grands problèmes, la compréhension des individus, la plus grande du monde. Un être sans cœur n'est rien : le cœur est tout. Qui a sauvé le monde ? Est-ce l'intelligence de Dieu, ou son cœur ?

Mlle Gleason voit vite, et bien. Elle doit peut-être cette faculté à la perte de sa mère, qu'elle n'a point connue : de là un besoin prématuré d'observation et de réflexion. Combien à plaindre l'enfant qui n'a pas de mère près de son berceau pour le bercer et l'endormir ! pas de mère pour étancher délicieusement cette soif ! pas de mère qui brûle les petits à la lèvre ! pas de mère !... oh ! ça fait mal, ça ! Pauvre amie !...

La tendresse dont Madeleine dispose envers tous ne viendrait-elle pas du fait que sa mère lui a laissé dans le sang—pour d'autres—ce qu'elle-même—sa mère—n'a pu prodiguer à la chère petite de soins affectueux et d'amour ?

A quelle école devrions-nous Madeleine ? Aux romantiques : Châteaubriand a oublié chez elle quelques sourires, Lamartine aussi, Musset davantage—et les modernes, surtout Alphonse Daudet.

Avant de finir ces notes, je serai indiscret : Madeleine offrira bientôt à ses amis un recueil de *Nouvelles*, inédites. Elle veut donner une œuvre digne des amateurs—gourmets et gourmands.

Pardon, Madeleine, j'ai la langue d'Eve dans la bouche, aujourd'hui !

Amis, lisez nos femmes de lettres, c'est le moyen de comprendre leur mérite et de les aimer : juste récompense !

Et à vous, Madeleine, que dirai-je ?

Voyez mon désir de vous peindre avec exactitude. Est-ce ma faute, à moi, si le modèle a des couleurs que le pinceau n'a pu rendre ? Me blâmez-vous si je n'ai pu suivre fidèlement—dans le ciel bleu—la colombe ?

ANTONIO PELLETIER.

P. S.—La semaine prochaine, nous donnerons la silhouette (avec portrait et article), de Gaétane de Montreuil, chroniqueuse à *La Presse*, par Albert Lozeau.

CHEZ NOS ÉMIGRÉS

CE QU'IL FAUT POUR LE RAPPROCHEMENT

On parle beaucoup de rapprochement entre les Canadiens-français des États-Unis et ceux du Canada, de ce temps-ci, et j'ai été très honoré de voir que mon aimable ami, le directeur du *Pionnier*, me mettait au rang de ceux qui peuvent jeter quelque lumière sur cette importante question. Je ne regrette plus d'avoir tardé à livrer cet article—que je devais depuis plusieurs semaines—puisque M. Amédée Denault m'a donné l'idée d'un développement auquel je n'avais pas songé.

De prime abord, cet article était motivé par l'imposante démonstration qui a eu lieu dans la ville de Woonsocket, le 24 juin dernier, sous les auspices de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, organisation qui date du 7 mai 1900 seulement. Cette fête, qui réunissait une quarantaine de sociétés franco-américaines, était réconfortante pour le cœur de tout patriote, pleine de promesses pour l'avenir.

Il serait un peu tard, maintenant, pour faire une longue description de cette fête. Je veux dire simplement que je m'y suis raffermi dans l'opinion que j'avais depuis longtemps sur les moyens qu'il faut employer pour lier fermement entre eux les éléments épars des descendants français qui habitent l'Amérique, et de cultiver chez eux l'usage constant de la langue française et la fidélité aux traditions nationales.

L'Événement propose de nouveau l'idée d'un grand congrès national à Québec, sous les auspices de l'Association Saint-Jean-Baptiste de Québec ; et certes, je ne doute pas que tous les Canadiens, qui en ont le moyen, si loin qu'ils soient de la vieille capitale française du continent, se feront un devoir d'aller faire un pieux pèlerinage au berceau de notre race, en cette solennelle circonstance. Mais, pour le moment, je ne puis voir dans cette proposition que l'idée d'un pèlerinage patriotique, et les pèlerinages, si utiles qu'ils soient, en ce genre, pour propager la foi, ne sont pas certes le moyen le plus propre pour entretenir une dévotion constante, ni pour préserver le troupeau de l'apostasie.

Pour parler ainsi, je m'autorise du passé. Je suis bien renseigné sur ce qui se passa à Montréal lors des grandes fêtes de 1874 et de 1884. Le congrès de 1874 avait été convoqué surtout pour organiser d'une manière pratique l'œuvre du rapatriement. On y vint de tous les points pour fêter ; mais les délibérations du congrès se terminèrent par des injures. On ne put même s'entendre sur le titre de la grande alliance nationale qu'on voulait fonder. En 1884, l'idée de l'alliance nationale fut reprise, mais elle ne sortit jamais de ses langes.

Et pourquoi ? je dirai, pour deux raisons principales : parce que, dans les congrès nationaux, où on aime toujours sa tête hideuse ; et parce qu'il y avait absence de tout but patriotique, de tout avantage matériel, lesquels eussent servi de levier aux hommes de bien pour écraser ces éléments de discorde.

Ici même, aux États-Unis, des hommes modestes, mais qui comprenaient mieux les intérêts de notre peuple, parce qu'ils partageaient ses besoins d'organisation, avaient jeté, bien avant 1874, les bases d'une organisation nationale et permanente. Je veux parler

de l'Union Canadienne de Secours Mutuel, dont on jeta les bases à Springfield, en 1868. Cette Union, qui devait réunir tous les Canadiens sous l'étendard de la mutualité, me direz-vous, a succombé elle aussi. Je répondrai qu'elle dura au moins dix ans, qu'elle fit, durant ce temps, beaucoup de bien, en fondant des institutions qui lui ont survécu, et enfin, que si elle succomba, ce fut sous le coup d'attaques qu'on qualifierait aujourd'hui d'un mot que je ne veux pas employer. Pour vous donner une idée de ces attaques, je rappellerai seulement qu'un homme du savoir et de la réputation de feu Frédéric Houde, un de nos meilleurs journalistes, reprochait à l'Union de vouloir forcer les sociétés de secours mutuel sous la juridiction fédérative à se faire incorporer civilement.

Du reste, la justification des fondateurs de l'Union, c'est que leur idée est reprise partout aujourd'hui avec succès.

Ainsi donc, je conclus qu'il sera toujours bon de donner de grandes fêtes périodiques aux foyers les plus importants de notre race, afin que les foules aillent y retremper leur patriotisme, sous le souffle inspiré de nos grands orateurs.

Mais les seules conventions qui auront des résultats pratiques sont celles qui laisseront derrière elles des associations fortement constituées, unies entre elles par des intérêts matériels résistables, réunissant à leur tour nos compatriotes en des assemblées régulières, où on ne parlera que le français, et faisant circuler dans toute la nation un souffle généreux de patriotisme, de foi et de bien-être.

Le rapprochement qui fait qu'on se touche les coudes et que chaque homme sent derrière lui la force énorme d'une armée, nous l'aurons, le jour où toutes les familles canadiennes-françaises pourront se dire que leur bien-être, dans les jours de deuils et de misère, est assuré par une même association, puissante comme la nation elle-même.

Nous sommes loin de là ; mais il faut reconnaître aussi que c'est parce que la première de nos sociétés nationales n'a pas su comprendre son rôle, quand elle a eu l'occasion d'agir, au milieu du siècle dernier.

En attendant la fusion de toutes les sociétés canadiennes en une seule, je salue comme la réalisation partielle de mon rêve le progrès des quelques bonnes assurances mutuelles qui reposent sur le principe fédératif, et dans lesquelles on ne parle que le français. C'est un rapprochement considérable et des plus utiles.

Le Canada nous a donné les Artisans, qui comptent maintenant la plus forte partie de leurs membres ici, et je crois que l'Alliance Nationale a aussi des intentions sérieuses de ce côté.

Revenant au sujet premier de mon article, je dirai que l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique ne désespère pas, à son tour, d'aller établir des succursales au Canada. Elle compte aujourd'hui près de quatre mille membres, s'étant affiliée l'A.C.F.A., de Chicago. Elle a trente-neuf conseils, répartis dans les Etats de Rhode Island, Massachusetts, Vermont, New-York, Illinois et Michigan. Le courant est des plus favorables.

Quand je songe que cela a été accompli dans l'espace d'un an, je me crois le droit de dire : le rapprochement se fait.

T. SAINT-PIERRE.

MARIE-JULIE LAVERGNE

(Suite et fin)

L'ÉCRIVAIN

Après avoir loué la femme, il me reste encore à vous parler, mes chères lectrices, de l'écrivain, qui a tracé maintes pages charmantes et fines, vibrantes de patriotisme, remplies de souvenirs du passé, personnages vécus, évocations légendaires, le tout si gracieusement écrit, avec un profond sentiment du beau, du grand et du noble.

La phrase de Mme Lavergne est très élégante, et sa plume glisse avec une rapidité très douce, on sent que l'âme et le cœur aident à l'esprit, et ces précieux auxiliaires nous valent de petits bijoux littéraires. Ces

contes sont des merveilles d'imagination ; tout y est gentil, tendre et d'une délicatesse raffinée.

A Versailles, où la famille de M. Osaneaux avait vécu pendant plusieurs années, Julie s'imprégna de toute la poésie délicate qu'avait laissée dans les bosquets de Trianon cette Reine auréolée de la double couronne de la royauté et du martyre, cette merveille de grâce et de beauté qui se nommait Marie-Antoinette.

Mme Lavergne s'émut devant les royales victimes, et en visitant les lieux témoins de leur bonheur, elle y entendit mille voix qui lui dirent des choses ravissantes, qu'elle groupa en un délicieux recueil intitulé : *Les légendes de Trianon*. Toutes, nous avons pleuré sur l'injuste souffrance de cette reine qui était venue chez les Français dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, avec un sourire d'espérance aux lèvres, de la bonté gracieuse au cœur, cette idéale créature qu'un peuple en courroux submergea dans un océan de sang, par haine pour la Reine, sans se laisser toucher par la beauté de la femme, le dévouement de l'épouse, et le rayonnement de la mère.

Puis, le profil angélique de cette suave Elizabeth, la délicate beauté du frère petit roi, qu'un bourreau fit agoniser lentement... Et sur les vagues rouges n'a flotté qu'une enfant, la petite Marie-Thérèse, dont la chevelure d'or fauve s'épand sur les cadavres, ombrageant les dépouilles aimées, comme ces saules-pleureurs inclinés sur des tombes.

Que de délicieux récits dans les *Neiges d'Antan*, souvenirs d'anciens jours si agréablement narrés. J'y remarque une simple histoire du nom de *Dona Felipa*, la femme de Christophe Colomb, pages exquises où Mme Lavergne raconte les rêves du découvreur de notre Amérique et, à ses côtés, la compagne dévouée et aimante espère comme lui, mais meurt avant d'avoir vu "grand" l'homme si ardemment aimé.

Le nombre et la variété des compositions de Mme Lavergne, étonnant ses amies curieuses, elle répondit ainsi à Mme Laporte, fille d'Ozanam, qui l'interrogeait :

"Où je les prends ? Hélas ! mon enfant, je les prends où je les trouve et ils éclosent pour moi dans un chant, dans un nuage, dans une fleur. Celui que je veux vous dédier : Henriette de Laubespine, je l'ai cueilli à Versailles, dans la touffe d'anémones blanches qui fleurissait devant la grille de notre jardin," et elle ajoutait encore : "Les prophètes ont la seconde vue de l'avenir, les conteurs la seconde vue du passé. C'est un don, mais ne l'enviez pas. Il est rarement accordé à la jeunesse. C'est un regain d'automne, semblable à ces fleurs qui croissent en août sur les champs moissonnés et les parent d'un dernier sourire, à la veille du jour où va passer la charrue."

Dans les œuvres de Mme Lavergne, tout respire l'élévation de l'âme et du caractère, pas une phrase, pas un simple mot qui puisse altérer la source limpide, d'une pureté d'ange. Et ces livres peuvent être lus à la veillée, par la maman, toute sa petite famille groupée autour d'elle. Cette lecture jette dans ces jeunes âmes une semence généreuse, qui ne peut porter que de merveilleux fruits. Cependant, Mme Lavergne le disait, elle n'écrivait pas pour les enfants, mais elle avait des fils et des filles, Mesdames, et son cœur de mère, ses sentiments de chrétienne ont préservé ses œuvres de tout souffle pernicieux.

Mme Lavergne a beaucoup écrit, et sa plume avait une merveilleuse facilité, l'imagination était très active, le cœur tendre, d'une sensibilité délicate. Poète, dans la plus idéale acception du mot, elle sentait vibrer dans son âme mille harmonies, et possédait le don artistique de répercuter ces suaves accords.

* *

Dieu laissa longtemps à la terre cette créature parfaite, dont la vie entière est un grand exemple consolant à citer.

Une maladie douloureuse la ravit à la tendresse de ses aimés, et lisons les vers qu'elle jeta sur le papier, entre deux crises violentes d'un terrible mal :

Entre languir, ou guérir, ou mourir,
S'il me fallait opter, je perdrais le dormir
A réfléchir.

Tous les trois ont du bon, qui sait si l'avenir
Ne me réserve point tel chagrin, que mourir
Me vaudrait bien mieux que guérir ?
On peut gagner le ciel en se laissant languir,
Sans révolte et sans cris : il ne faut qu'obéir,
Vous choisirez pour moi, mon Dieu, je veux subir,
D'un cœur soumis, l'arrêt de vivre ou de mourir ;
Comme un petit enfant dans vos bras m'endormir,
Sans rien craindre et sans rien choisir.

C'était son *fiat*, et le 16 mars 1886 elle s'éteignait doucement. Sur sa tombe, on grava l'épithaphe qu'elle avait rêvée : *Domum servavit*, elle fut la gardienne du foyer.

Et trois mois après, les enfants mettaient au tombeau le digne mari de cette femme supérieure. M. Claudius Lavergne n'avait pu survivre au départ de la compagne tant aimée, et au-delà de la mort ils vivent heureux dans le paradis idéal où leurs âmes, éprises du beau, se réjouissent, au sein des éternelles splendeurs, des inépuisables jouissances.

Mme Lavergne a légué son âme et son cœur à ses enfants et l'un de ses fils semble être l'héritier du génie littéraire de la mère. Par un très grand hommage, il a voulu, dans une œuvre belle de toute sa simplicité véridique, dire à tous la grandeur admirable de cette femme de génie qui avait souri à son berceau.

Elle est touchante, l'œuvre de M. Lavergne, et l'on sent, en lisant ces lignes, que l'Académie française a trouvées dignes de couronnement, que le fils a refoulé, sans cesse, l'élan qui montait de son cœur, pour ne laisser parler que l'historien. Et cet historien nous raconte, dans un style soigné, avec des phrases unies mais ciselées, les incidents d'une vie qui a été remplie de tous les dévouements, de toutes les religions : le culte profond voué à la littérature ne nuisant en rien à celui que toute femme doit pratiquer envers son Dieu, sa patrie et sa famille.

Et ces fleurs de la piété filiale, déposées, en une gerbe splendide, sur la tombe de la grande femme française, garderont leur inaltérable beauté, leur exquise senteur, arrosée par cette fontaine miraculeuse qui conserve aux siècles futurs les sublimes merveilles des siècles passés.

MADELEINE.

FEU M. E.-J. BARBEAU



Photo Laprés & Lavergne

Dans nos cercles de la finance, et parmi nos personnalités canadiennes-françaises les mieux notées, la mort a fait, ces jours passés, une autre victime digne de mention : M. E.-J. Barbeau, receveur général et ancien gérant de la Banque d'Épargne de la Cité et du district de Montréal. Cet homme de bien a sa place toute marquée aux an-

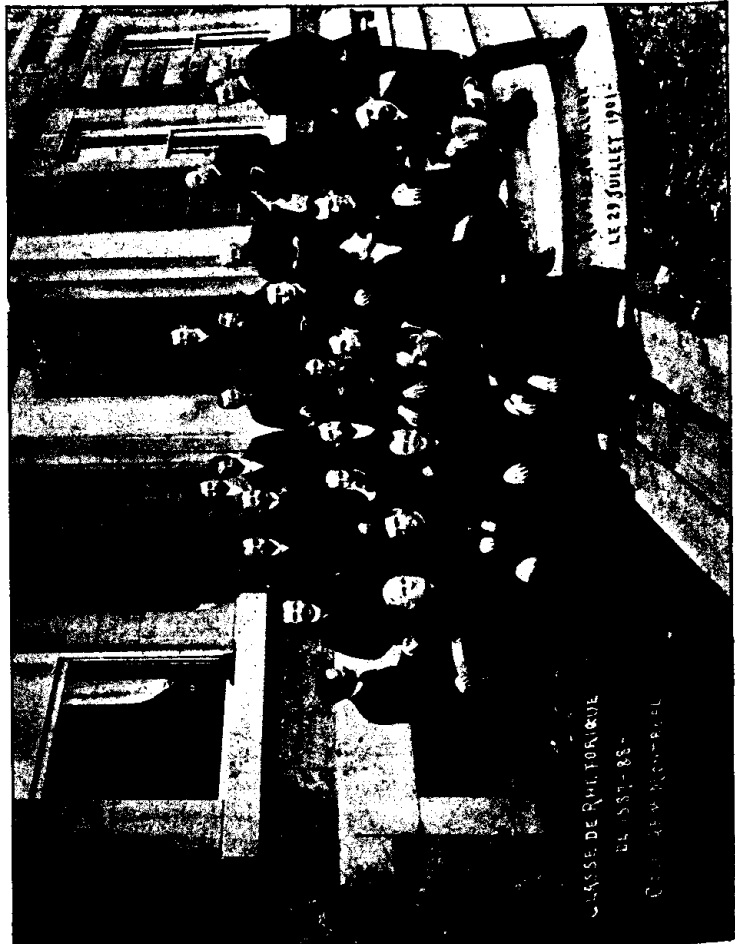
nales de notre nationalité, et LE MONDE ILLUSTRÉ donne ici son portrait.

Edmond-Julien Barbeau naquit à Laprairie, le 30 novembre 1830. A l'âge de 25 ans, il était nommé gérant de la Banque d'Épargne du district de Montréal. Il occupa cette position jusqu'en 1880, alors qu'il offrit sa démission, dans l'intention de se reposer. Cependant, le repos, même mérité, ne convenait pas à son activité et quelque temps après il acceptait la charge de gérant du Crédit foncier franco-canadien. Il est resté administrateur-conseil de cette institution jusqu'à sa mort.

Il était, au jour de sa mort, directeur de la Banque d'Épargne des cité et district de Montréal et receveur général, président du bureau de direction de la compagnie d'assurance "Liverpool, London and Globe," exécuteur testamentaire de la succession Masson, enfin, gouverneur et trésorier de l'hôpital Notre-Dame. Il était très attaché et très intéressé à cette dernière institution.



Un coup d'œil sur la cour de récréation des grands



Groupe des élèves, avec quelques-uns de leurs anciens professeurs et directeurs

AU COLLEGE DE MONTREAL : Conventum des rhétoriciens de 1887-88

La façade du collège

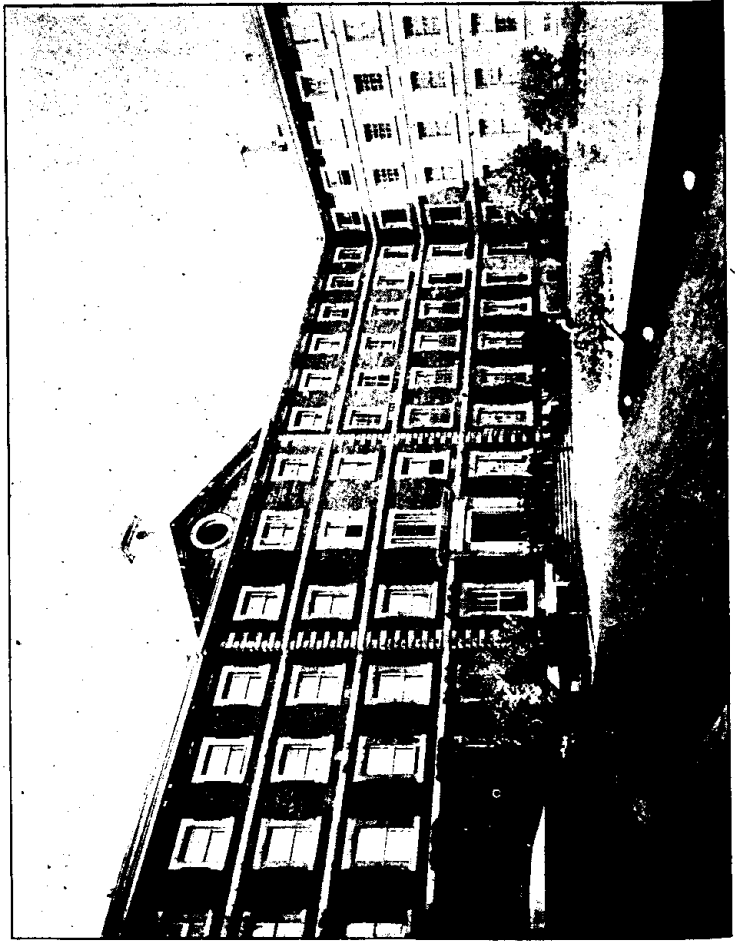
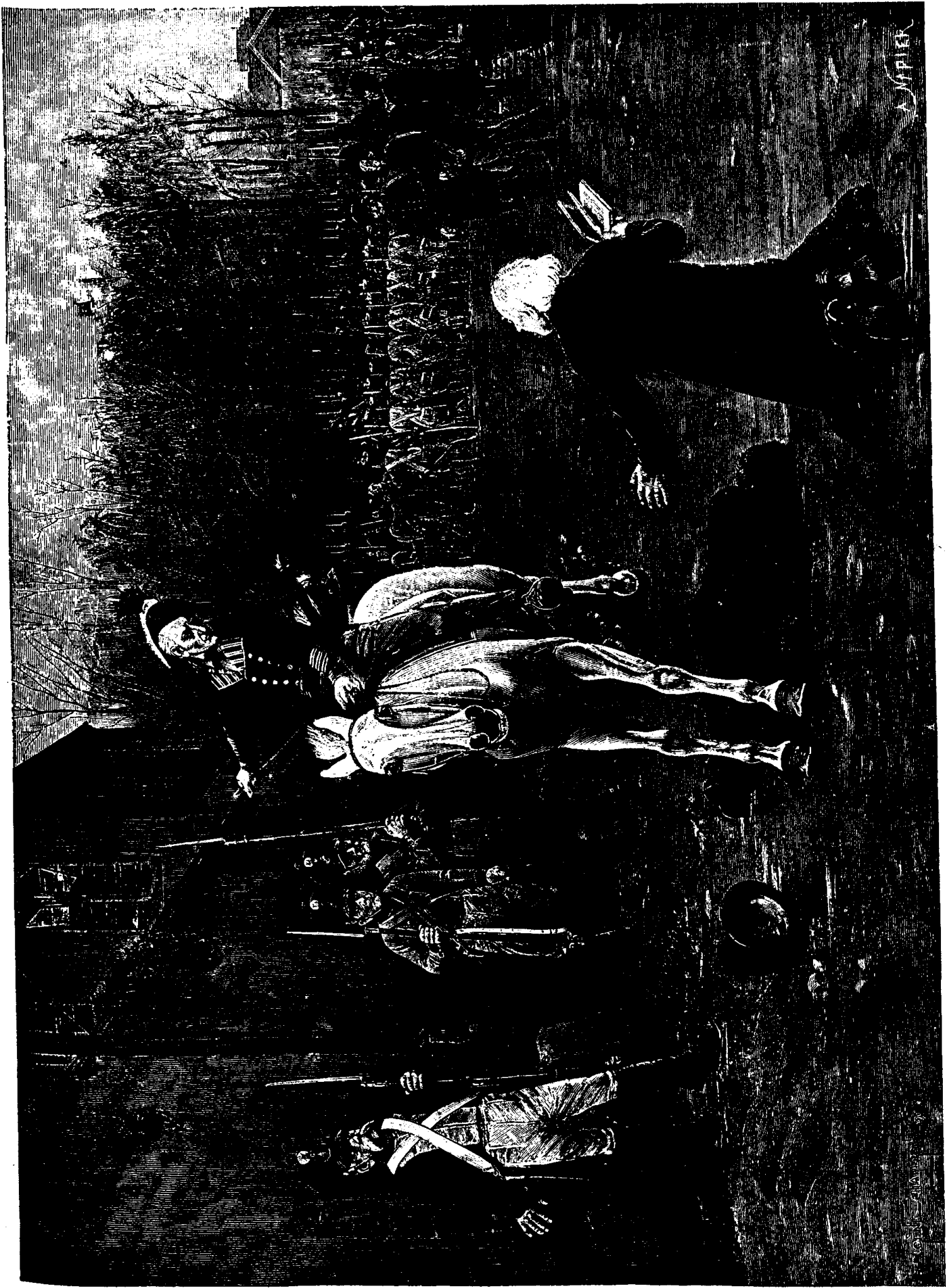


Photo. Dumas, 112, rue Viller

serait
liques
mais-
é éta-
je le
méro
iqua-
ue du
lan-
phia.
Est-ce
te l...
à ce
vous
parier
j'en
Vous
cer
maté-
s pro-
ous...
ment,
ne qui
t-êtré
ont.
on :
utile
vous
ne pas
strat.
peut-
l'êtré
ait le
brét à
pour
moi ;
isco...
udrait
je ne
papier
si ont
struc-
lle est
ire les
qu'êtré
ns pas



SALON DE 1901. — L'OUTRAGE, 7 décembre 1815. — D'après le tableau de M. Chaperon

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

A UNE MÈRE

Ne tremblez pas, laissez-le fuir, courir encore,
Madame, n'ayez plus le soin
De mesurer ce que son pied foule d'aurore,
Douce mère, il n'ira pas loin.

Un insecte, une fleur sont, à ses yeux, des mondes
Qui l'arrêtent sur son chemin :
Les gentils bébés ont des humeurs vagabondes...
De grâce, lâchez-lui la main !

Voyez, là, dans les champs, tout le tente et l'attire ;
Ne lui perdez pas ce bonheur.
Un rien le tente, un rien suffit pour son martyre :
Mère, prenez garde à son cœur !

Que son esprit s'éveille à la belle nature,
Qui met les roses sous ses pas ;
Et que le beau ciel soit son unique lecture,
Pour qu'il le comprenne ici-bas !

Que nul bruit discordant ne blesse son oreille
Qui, précieuse, garde encor
Le chant dont vous bercez sa grâce sans pareille,
Toute prête à prendre l'essor.

Que le bonheur paisible, où la paix met une âme,
Où Dieu se montre grand toujours,
Soit comme un talisman qui lui serve, madame,
À garder ses pures amours !

O femme qui portez un orgueil légitime !
Mère au dévouement radieux !
Ne troublez pas l'éclat de cet azur sublime,
Qui va de votre âme à ses yeux !

ABEL LETALLE.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Objets inanimés ! avez-vous donc
une âme qui s'attache à mon âme et
la force d'aimer ? — LAMARTINE.

Je reviens de mon village natal, après quelques jours de repos bien goûté dans l'agréable société de connaissances aimables, sympathiques et bienveillantes, qui m'ont fait oublier, momentanément du moins, la vie fatigante de la grande métropole, avec son air infect, ses rues poussiéreuses, le bruit de ses camions et ses innombrables tracas de tous les jours. Je reviens l'âme sereine, encore toute imprégnée de cette atmosphère de paix de la grande nature qui berce délicieusement notre cœur de la pensée qu'il est heureux, puisqu'il sent se dilater en lui, sous son influence pénétrante et divine, sa puissance de jouir et d'aimer.

Vaudreuil ! Mon village natal ! Le joli bosquet d'arbres touffus dont les branches s'entrelacent comme de vieilles amies qui s'embrassent, heureuses de vivre ensemble et ne voulant plus se quitter. On dirait une immense charmille qui abrite nombre de nids d'oiseaux, coquets et rieurs, où l'amour roucoule doucement son éternel poème de mystère et de charme.

Au-dessus de nos têtes ravies, un dôme de feuilles d'érables, d'où filtrent des rayons de soleil qui nous caressent, le jour, et des reflets de lune et d'étoiles qui nous sourient, le soir. A quelques pas de nous, la rivière majestueuse et calme roule ses flots tranquilles en murmurant toujours ses notes plaintives, comme de petits enfants qui pleurent sans cesse d'un mal inconnu, communiquant à nos âmes émues et attendries quelque chose de leur souffrance sans nom. Puis, dominant tout cela, le vieux clocher séculaire, bravant avec fierté l'aquilon et les ouragans. La flèche qui le surmonte s'élance hardiment dans le ciel bleu. Je veux croire qu'elle atteint le cœur de Dieu et en fait jaillir sur cet endroit béni, où reposent, à l'ombre de la croix, les êtres disparus que nous avons tant pleurés, une source abondante de lumière et d'amour, qui

éclaire leur tombeau et réchauffe leur cœur glacé par la mort.

Et l'ancienne église où viennent se confondre dans un sentiment d'attendrissement indéfinissable tous les pieux souvenirs du passé, comme elle sait garder le même aspect modeste et grave ! Combien devient facile, dans ses murs imagés, l'évocation des plus heureux jours de notre enfance, alors que nos jeunes âmes s'ouvraient si candidesment à l'onction touchante des plus grands mystères de notre foi, dans le naïf étonnement, la suave innocence et la vive ardeur de nos premières années, comme ces jeunes fleurs sauvages entr'ouvrent leur calice pour y faire pénétrer la



Robe à empiècement

chaleur, la rosée et la vie qui doivent produire, plus tard, l'épanouissement d'une floraison bienfaisante dont les essences concentrées parfumeront toute leur existence et celle des êtres qui les environnent. Puis, pour mon cœur encore, qui se rappelle toujours, avec quel bonheur intime et quel religieux recueillement. Je revois et contemple le coin de terre souriant, la maison isolée, si pleine de nous autrefois et si pleine de nos souvenirs aujourd'hui, qui fut notre berceau. J'ai revu le jardin vaste et fertile qui occupait les loisirs de mon père, faisait le tourment de ma mère, où nos petits pieds d'enfants, trouvant trop étroite l'enceinte d'une place de jeu limitée, franchissait sans souci l'endroit prohibé où l'on nous surprenait arrachant les fleurs, froissant les plantes, dérobant et savourant dans le secret les fruits défendus, quittes à recommencer demain les larcins d'aujourd'hui, après une gronderie que tempéraient toujours l'indulgence paternelle et la tendresse maternelle. O puissance du souvenir ! qui fait revivre la vie d'alors, dans tout l'éclat de son radieux printemps ! Visions bénies des jours d'autrefois ! Images impalpables ! Corps et âmes qui ne sont plus ! je voudrais vous étreindre et

pouvoir éprouver cette joie immense d'avoir ressaisi le bonheur. Le bonheur ! hélas ! c'est un diamant d'un prix inestimable entre les mains d'un enfant qui, ignorant la valeur d'un tel jouet, ne comprend toute l'étendue de sa perte que du jour où il ressent le regret de l'avoir perdu sans espoir de le retrouver jamais.

* * *

Aux jours de profonde mélancolie est-il impressions plus efficaces et plus salutaires que celles que nous fait éprouver cette réminiscence des douces visions du passé ? Et ces souvenirs du temps heureux de notre jeune âge ne semblent-ils pas des clartés lumineuses, perçant la brume de nos âmes, la ranimant et la réconfortant pour continuer l'âpre lutte de la vie présente avec les incertitudes ténébreuses de l'avenir ?

ATTALA.

DE LA COULEUR DES ÉTOFFES

Quelle est la femme qui, au moment de faire emplette d'une étoffe, ne se soit posé cette question : *Quelle est la couleur convenant le mieux à mon teint ?*

Avant de rien décider, consultez votre miroir, et vous dira franchement si vous êtes brune ou blonde, châtain clair ou châtain foncé.

Aux enfants, aux fillettes et aux jeunes filles appartiennent les couleurs claires ; les bleus les plus doux, les roses les plus tendres ; ils s'harmonisent parfaitement avec leur minois frais et éveillé.

Aux jeunes femmes brunes, nous recommandons le grenat, le ponceau, le marron, le jaune, le violet et toute la série des couleurs foncées : leur opposition avec le ton mat de la peau lui donnera plus de blancheur et d'éclat.

Aux blondes, les brunes abandonneront sans regret les couleurs claires, le blanc, le crème, le bleu turquoise, le saumon, le rose, l'isabelle, etc., qui ne saurait leur convenir et donnerait à leur visage un teint plus foncé qu'il ne l'est réellement.

Si les roses clair, les bleus tendre, les violets pâles, le saumon, etc., sympathisent harmonieusement avec le blanc, il n'en est pas de même de l'union du blanc au grenat, ou des couleurs claires au noir.

Au noir et aux couleurs foncées s'unit parfaitement le blanc, le jaune, le violet, le mauve, le vert sombre, le ponceau, le cerise et le marron.

Nous devons encore faire observer que dans l'association ou assemblage des étoffes entre elles, il faut tenir compte de l'effet physique produit par les couleurs l'une sur l'autre ou à côté l'une de l'autre.

La couleur fondamentale d'une étoffe subira donc une légère transformation si, par exemple, vous recevrez une robe verte d'ornements jaunes ; le vert prendra alors une teinte bleue, tandis que le jaune semblera plus rouge. Le même effet se produira si vous mariez ensemble une étoffe bleu foncé avec une robe rouge : la première deviendra d'une teinte verdâtre et le rouge plus jaune.

Le jaune, accouplé au bleu, devient orangé ; le bleu, violet.

En faisant choix d'une étoffe, vous arriverez ainsi à vous rendre compte de la magie des couleurs en en superposant plusieurs l'une sur l'autre.

Pour les étoffes de bal ou de soirées, il faut, autant que possible, adopter des teintes claires, que leur reflet soit plutôt jaune que vert ; cette couleur réfléchit les rayons de la lumière artificielle au lieu de les absorber, tandis que les bleus clairs, les verts, les violets, etc., s'emparant des rayons lumineux, deviennent ternes et sans éclat.

Les personnes petites adopteront des couleurs foncées ; par un effet d'optique, tout en grandissant elles font paraître plus minces. Leur goût est-il pour les étoffes rayées ? qu'elles jettent leur dévolu sur un tissu dont les dispositions ou les ramages courent dans le sens vertical ; elles contribueront à les grandir. Les dessins à carreaux et les raies horizontales grossissent et rapetissent tout à la fois.

Tous les ornements à placer sur le corsage ou sur le jupe s'étaleront en hauteur et non en largeur.

mon confrère Frédéric Pelletier

Fugit irreparabile tempus

O TEMPS !

(EXTRAIT DU "LAC")

Paroles de Lamartine

Musique de J.-E. Marsouin

And.te Cantabile
O temps, sus-pends ton vol et vous heu-
res pro-pi-ces — Sus-pen-dez vo-tre
Cours, Lais-séz-nous sa-vou-rer les ra-pi-
Moderato
des dé-li-ces — Des plus beaux
de nos jours! Des plus beaux de nos jours—

O temps, suspends ton vol et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours. (bis)

Assez de malheureux, ici-bas, vous implorant,
Coulez, coulez pour eux!
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent
Oubliez les heureux. (bis)

Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : sois plus lente et l'aurore
Va dissiper la nuit. (bis)



Les personnes grandes et maigres recourent au moyen contraire. Elles choisiront des étoffes claires, avec dispositions horizontales, des carreaux, des écosais, des dessins à grands ramages, qui donnent plus d'ampleur.

Si la couleur joue un rôle important par rapport au teint, le choix d'une étoffe bien appropriée n'est pas moins utile : elle vient corriger certaines erreurs physiques dont dame Nature nous gratifie souvent trop généreusement, hélas !

Ajoutons, que la forme et la nature du vêtement sont encore les points essentiels sur lesquels nous devons appeler l'attention.

Si la jeunesse, dont la chaleur vitale se développe avec générosité, s'accommode de vêtements légers, c'est parce qu'il y a chez elle une surabondance de calorique ; tandis que l'âge mûr, au contraire, a besoin de rechercher dans des tissus épais, chauds et moelleux, comme la laine et la soie, de précieux auxiliaires aidant à la transpiration, afin de ramener et de maintenir à la surface du corps cette chaleur vitale, tout en la préservant contre l'humidité de l'air extérieur.

LE SIFFLET DE CHARLES QUINT

Quelque temps avant son éléction à l'empire, Charles, dans une partie de chasse, s'égara un jour au fond d'une forêt de la Vieille-Castille. Un violent orage, qui éclata presque subitement, le séparant de sa suite, le força de chercher promptement le plus prochain asile. Il aperçut une caverne, où il se jeta. Bientôt à

la lueur d'un éclair, il remarqua tout près de lui quatre hommes armés, d'assez mauvaise mine, qui semblaient plongés dans un profond sommeil. Il les considéra, lorsqu'un effroyable coup de tonnerre les éveilla subitement. Dès qu'ils eurent aperçu Charles Quint, dont ils étaient loin de soupçonner l'importance, l'un des dormeurs, se levant, lui dit :

Vous ne vous douteriez jamais, seigneur cavalier, du rêve étonnant que je viens de faire. Il me semblait que votre manteau de velours passait sur mes épaules.

En disant ces mots le voleur détacha le manteau du roi, et s'en empara.

—Et moi, seigneur, dit le second brigand, j'ai rêvé que j'échangeais ma résille contre votre belle toque à plumes.

—Moi, répondit le troisième, que je trouvais sous ma main un coursier magnifique.

—Vous êtes de braves gens, ajouta le dernier ; car vous me laissez cette chaîne d'or et ce sifflet d'argent ciselé.

Et il allongea la main pour saisir ces objets, qui étaient au cou du prince.

C'est au mieux, mes gaillards, dit Charles-Quint ; mais avant de vous livrer ce bijou, je dois vous en montrer l'usage.

Aussitôt, il siffla trois fois d'une certaine manière la suite de l'empereur qui n'était pas loin, accourut ; gentilshommes, serviteurs, piqueurs, valets, gardes, en un instant cent personnes entourent le monarque. Il se tourna vers les quatre bandits stupéfaits :

—J'ai fait un rêve aussi, moi dit-il : c'est qu'avant une heure vous seriez tous pendus.

Voilà une image de ce qui se passe pour chacun de nous. Nous sommes au comble de la joie d'avoir acquis un objet longtemps convoité, d'avoir amassé une fortune. La mort s'approche, au moment où nous y pensons le moins et nous dit :

" Dans un quart d'heure, tout cela sera pour moi." Quelle désolation ! quelle stupeur ! quels regrets ! mais tout est inutile : dès que le sifflet de la mort s'est fait entendre, nous ne pouvons plus lui échapper.

L'OUTRAGE

(Voir gravure)

Après l'exécution, le corps du maréchal Ney demeura exposé pendant un quart d'heure, sur le terrain, tandis que l'abbé de Pierre, toujours agenouillé, pria à quelques pas. A ce moment, un Anglais à cheval sauta par dessus le cadavre et s'enfuit à toutes brides, sans qu'on pût l'arrêter.

HENRI WELSCHINGER.

(Le Marechal Ney : 1815)

PETIT DICTIONNAIRE FANTAISISTE

- Ange.—Future épouse.
- Anneau.—En fer, il sert à enchaîner les prisonniers. En or, sous le nom d'alliance, il donne la liberté aux jeunes personnes.
- Année.—Période de douze mois pour l'homme ; de six mois pour la femme.
- Apathie.—Force du sexe faible.
- Apprentissage.—Toute la vie.
- Ballon.—Tramway de l'avenir.
- Barbarie.—Pays originaire de l'orgue portatif et des locutions vicieuses.
- Bergères.—Depuis qu'il n'y a plus de rois pour les épouser, elles font des folies et on s'assied dessus.
- Boa.—Serpent à poil que les femmes réchauffent sur leur sein.
- Bonne.—Euphémisme d'un fléau domestique à gages.
- Hasard.—Le complice des femmes.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Mon Premier est écorce et mon Second se donne.
Mon Tout sur un bateau nuit par le mal qu'il donne.

PROCLÈME CHIFFRÉ : EPIGRAMME

X21Y 5112H 0764 Z21 K241 32XN58Y1,
M668 0764 95 4Y32 68 0764 92 1281.

ÉNIGME

Ah ! ah ! je suis couchée. Si je me levais, j'atteindrais le ciel ; si j'avais des mains, j'arrêteraï le voleur ; si j'avais de la voix, je dirais tout.

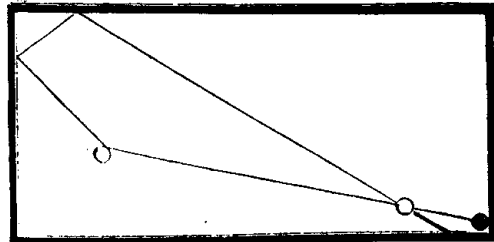
COQUILLES AMUSANTES

- 1.—Mieux vaut taire que lire.
- 2.—Qui fait beaucoup se trompe souvent.
- 3.—Il n'arme pas les filles, et il rit à sa compagne.
- 4.—Les fumeurs de l'Inde frisent les Parques.

LE BILLARD

COUP DE BRICOLE PAR DEUX BANDES, PAR J. ROLOF

Prendre la bille no 1 au centre. Coup de queue léger. Ce carambolage réussira très rarement à cause de la difficulté qu'il y a d'obtenir avec précision l'ouverture d'angle voulue sur la deuxième.



NOTES ET FAITS

Tout le monde ne sait pas que le mot *toast* que nous prononçons *toste* signifie rôtie. Il se dit de la proposition de boire à la santé d'une personne absente, à l'accomplissement d'un vœu, au souvenir d'un événement.

Anciennement, en Angleterre, la personne qui portait une santé à la fin du repas, mettait une croûte de pain rôtie dans son verre. Après avoir fait le tour de la table, le verre revenait au premier convive, qui buvait la liqueur et mangeait la rôtie. L'usage de la rôtie a passé, mais le mot qui l'exprimait a été conservé.

On dit que S. M. le roi Oscar II de Suède écrit actuellement ses mémoires.

A Stockholm, on croyait tout d'abord que ces pages resteraient manuscrites et que le souverain les destinait uniquement à sa famille ; mais il paraît qu'il n'en est rien et que les mémoires royaux seront imprimés et mis à la disposition du public.

Ils seront intitulés : *Heures de contemplation* et formeront deux volumes de deux cent cinquante pages chacun.

A combien d'éditions tirera-t-on ?

Les maris de Kutalsia sont bien ennuyés. Tout à coup, sans donner aucune explication, leurs femmes se mettent à pousser des cris d'animaux aussi variés que peu harmonieux.

Les unes miaulent, les autres aboient comme de véritables chiens ; celles-là chantent à l'instar des coqs ; celles-ci poussent des cris d'autres animaux de basse-cour. Toutes ne sont pas encore atteintes, mais toutes sont menacées. L'épidémie se propage avec une inquiétante rapidité.

Les médecins, consultés avec angoisse par les maris de ces dames, n'ont pas encore pu se prononcer mais ont promis d'étudier cette affection singulière.

Singulière, en effet !

Un Viennois, le professeur Ottokar Lorenz, s'est occupé de rechercher les raisons pour lesquelles le Tsar n'a eu jusqu'à présent que des filles.

Le professeur Lorenz aime à savoir le pourquoi des choses, et il n'a pas de cesse qu'il n'ait trouvé... Aussi pour résoudre le terrible problème de la multiplication des petites grandes duchesses s'est-il plongé dans les études les plus arides.

Il a compulsé l'histoire des familles du Tsar et de la Tsarine et il aurait constaté que, depuis le Moyen âge jusqu'à nos jours, dans toutes les familles où sont entrées par le mariage, des princesses de Hesse, les naissances de filles ont toujours été en nombre anormal.

Voilà qui n'est pas fait pour rassurer Nicolas II.

Le personnage de Néron.

Jamais cette figure de l'histoire romaine ne fut plus à la mode. Parmi les artistes et les écrivains, c'est à qui tentera de la reconstituer et de la commenter, sinon de la réhabiliter.

Le *Quo Vadis* n'a pas, en réalité, d'autre héros que Néron.

Voici que, à son tour, M. Boito, le compositeur de *Mefistofele*, désertant la musique où il a eu de brillants succès, vient de mettre au jour une tragédie historique sur le règne de Néron.

A l'encontre de M. Sienkiewicz, M. Boito a accablé Néron et en a fait, non pas un névrosé, mais un monstre.

Le 14 juillet est la date de la prise de la Bastille en l'an 1789, c'est entendu. Mais il est d'autres 14 juillet dans l'histoire, qui ne sont pas des 14 juillet de rien du tout.

Exemples :

1099.—Prise de Jérusalem par les premiers croisés, sous la conduite de Godefroy de Bouillon.

1808.—Bataille de Medina del Rio Seco.

1817.—Mort de Mme de Staël.

1834.—L'amiral Roussin fait prisonnière l'escadre portugaise dans la rade de Lisbonne.

1851.—Ouverture des débats sur la révision de la constitution.—Victor Hugo contre Berryer.

1870.—Guillaume refuse de voir l'ambassadeur de France, M. Benedetti, " parce qu'il n'a plus rien à lui communiquer."

Voici ce que l'on pouvait lire dernièrement dans les annonces du *Times*, première page :

Touchant la royauté :

" A VENDRE, une robe de soie ayant appartenu à Sa défunte Majesté. S'adresser, etc.

Touchant l'armée :

" BUTIN DE CHINE.—Avant de vendre du butin, il vaut toujours mieux le faire expertiser. S'adresser à M..., etc.

Touchant l'Eglise :

" Aujourd'hui, à une heure quinze, sermon sur le Christ en croix. Miss Procter chantera : " Nouvelle Jérusalem ". Eglise Saint-Philippe, Waterloo place, Regent street.

" Le sermon par le révérend T. G. Headley.

Edouard VII, si l'on en croit le *Freeman's Journal*, serait un gros mangeur.

Comme tout bon Anglais, le roi déjeune à neuf heures : œufs, thé, " bacon " et pain grillé. A deux heures, diner ; à cinq heures, " five o'clock ", naturellement ; à sept heures, souper (c'est le repas qu'Edouard VII préfère) ; et enfin, à minuit, dernier festin, au cours duquel le roi fait encore preuve du plus robuste et du plus puissant appétit.

Le roi peut toucher à une infinité de plats—et des plus disparates—sans en éprouver la moindre fatigue d'estomac. Il a un goût marqué pour tout ce qui est pâtisseries, douceurs et friandises. Jadis, c'était un brillant buveur de champagne ; mais aujourd'hui, il boit plus volontiers de l'eau-de-vie, mais une eau-de-vie particulière et spéciale.

Le roi mélange fréquemment un verre de brandy à son café ; il ne fait aucun cas de la bière, boit rarement entre les repas et n'absorbe, lorsqu'il le fait, que d'innocentes limonades.

Il y a quelques semaines ont été ramenées en Angleterre, au château d'Arundel, pour être ultérieurement déposées dans la nouvelle cathédrale du Westminster, les reliques du corps de Saint Edmond, roi et martyr, qui étaient depuis près de sept cents ans en France où elles avaient été apportées par le roi Louis VII.

C'est grâce aux bons offices et à l'intervention personnelle du Pape Léon XIII que ces reliques sont apportées en Angleterre.

Saint-Edmond, roi des Est-Anglens, vécut de 840 à 870.

Monté sur le trône à quinze ans, il gouverna avec une douceur et une justice inconnues depuis longtemps. Mais il était meilleur chrétien que guerrier.

Battu par les Normands, il refusa de signer un traité humiliant et leur chef, Hinguar, lui fit trancher la tête.

Et il gagna en perdant la vie, l'aurole du martyr !

La municipalité d'Yorkville, dans la Caroline du Sud, vient d'inaugurer un moyen original pour détruire l'usage du whisky et autres spiritueux.

Elle a décrété que toute personne titubant, trébuchant ou oscillant sur la rue, ou même exhalant simplement l'odeur du whisky serait passible d'emprisonnement.

Les conséquences de l'application de cette loi sont étranges. Si vous ne marchez pas droit et solide sur la rue, vous êtes arrêté par le premier agent.

Le boiteux, le paralytique ne sont pas exemptés.

Le médecin vous interroge, vous examine, et s'il constate le moindre indice d'une absorption alcoolique, c'est l'amende ou la cellule qui vous attend.

Depuis sa mise en vigueur, cette loi n'a pourtant pas produit merveille. Les gens boivent à domicile, cuvent leur whisky chez eux, et ne reparaisent au dehors que lorsque toutes les traces de la dernière cuite sont disparues.

Les jeunes gens et les jeunes filles dans les salons anglais les plus huppés ont inventé, pour exprimer leur pensée, un langage muet très original, le langage des gants.

Pour exprimer : *Oui*, laisser tomber le gant de la main droite dans la main gauche. *Non*, rouler les deux gants ensemble. *L'indifférence*, dégager la droite, en partie. *Suivez-moi dans le jardin* ou *dans la pièce à côté*, frappez votre bras gauche de vos gants, comme si vous en ôtiez la poussière. *Je vous aime toujours*, s'indique en ayant l'air de vouloir lier ses gants. Si la belle désire savoir si son amitié est payée de retour, elle mettra la moitié du gant gauche. *Prenez garde ou méfiez-vous*, tournez délicatement les doigts d'un gant autour du pouce. Enfin si la jeune personne —ou la dame—est de mauvaise humeur, elle posera simplement ses gants en croix sur la table, ou sur tel autre meuble qui se trouvera devant elle.

Un cadeau peu banal.

On sait que Léon XIII a reçu, à l'occasion de son jubilé, toutes sortes de présents et cadeaux. Mais ces jours derniers, on a été fort surpris, au Vatican, de recevoir une... momie à l'adresse du Saint-Père. L'envoyeur n'était autre que le khédive d'Egypte, désireux d'offrir au souverain Pontife un témoignage de sa respectueuse sympathie.

La momie fut " déballée " en présence de Léon XIII, qui la fit transporter au musée égyptien du Vatican. Quelques explications accompagnaient l'envoi khédivial. Cette momie représente une jeune femme égyptienne, qui vivait sept ou huit siècles avant la naissance de Jésus-Christ. Elle est fort bien conservée et enveloppée dans des bandelettes de pourpre. Le visage disparaît sous une couche d'or, tandis que les yeux semblaient briller sous l'émail qui les recouvre. Des caractères hiéroglyphiques et des peintures symboliques décorent le cerouil qui renferme cette antique dépouille. Il paraîtrait que cette jeune personne s'appelait Kenemat et était la fille d'un riche Egyptien nommé Santani.

Un journal raconte une légende anglaise qui pourrait être, du reste, une légende de tout autre pays.

Un lord, traversant une petite ville de province, y tombe malade.

Les habitants de cette petite ville avaient un sentiment tellement profond de la justice distributive, qu'il y était passé en habitude d'inscrire sur chaque pierre funéraire, à la suite des titres et qualités du défunt, le nom et l'adresse du médecin qui l'avait soigné dans sa dernière maladie.

Le lord, informé de cet usage, et ayant précisément besoin de se faire soigner, s'avise de tirer parti des circonstances.

Il appelle son valet de chambre.

—Va vite au cimetière, mon garçon, et fais le relevé des noms de médecins inscrits sur les tombes. Tu m'amèneras ensuite celui dont tu auras lu le nom le moins souvent.

Le domestique part. Il épluche consciencieusement les épitaphes. Tel docteur y figurait sur cinquante points différents, tel autre sur vingt cinq, tel sur douze ou quinze. Un seul nom n'était gravé que deux fois.

—Voilà notre homme ! s'écrie le fidèle serviteur.

Et il l'amène aussitôt à son maître.

—Docteur, dit cérémonieusement le lord en voyant paraître le fils d'Esculape, la réputation de vos succès m'a déterminé à vous appeler...

Le médecin paraissait confus.

—Mylord, répondit-il en s'inclinant, votre choix est des plus flatteurs pour moi, d'autant plus flatteur que je suis ici un nouveau venu. Je n'habite le pays que depuis huit jours.

LE TÉLÉGRAPHE SANS FIL PAR LA TERRE

(Voir gravures)

La télégraphie sans fil, à travers l'espace, est à peine entrée dans la voie des applications pratiques qu'un ingénieur russe, M. le colonel de Pilsoudski, vient de trouver le moyen d'établir des communications télégraphiques sans fil, à travers le sol.

Cette étonnante découverte n'est pas, à proprement parler, une conséquence de celle qui a illustré le nom de Marconi. M. de Pilsoudski a travaillé parallèlement et sans bruit, depuis plusieurs années, s'inspirant, lui aussi, des principes de Hertz et de Branly. Ses premières recherches remontent à 1874 ; il les a poursuivies sans relâche, avec le concours de deux de ses amis, MM. Schaeffer et Passek, et celui de M. Ducretet, qui a construit ses appareils.

C'est à deux pas de Paris, au Vésinet, qu'il nous a été donné d'assister aux expériences de ce nouveau télégraphe. Pour les faire bien comprendre, il est nécessaire de rappeler d'abord, une fois de plus, en quoi consiste une installation de télégraphe sans fil, du système aérien.

Chaque poste comprend un transmetteur et un récepteur, communiquant avec un grand mât vertical ou "antenne". La hauteur du mât est d'autant plus grande que la distance entre les deux postes est plus considérable. Le transmetteur utilise les courants de haute tension d'une bobine de Ruhmkorff qui se manifestent, sous forme d'étincelles de décharge, entre les deux boules d'un oscillateur. Ces boules sont reliées par des fils, l'une avec la terre, l'autre avec le mât vertical. Ce dernier devient ainsi le centre d'oscillations ou ondes électriques qui, à la manière des ondes produites par la chute d'une pierre dans l'eau, se transmettent dans l'espace à des distances considérables. En appuyant plus ou moins longtemps sur le manipulateur qui fait fonctionner la bobine, on enverra dans l'espace de longues ou de courtes séries d'ondes, qui produiront, dans l'appareil Morse du poste récepteur, les traits ou les points de l'alphabet bien connu.

Ce poste récepteur a pour principal organe le radioconducteur Branly, dont les électrodes sont reliées d'une part au mât vertical du poste et de l'autre à la terre. Les propriétés du radioconducteur ou tube à limaille de Branly sont remarquables : nous les avons exposées à plusieurs reprises, et notamment le 18 mai dernier. Quand les ondes électriques recueillies par le mât atteignent le tube de Branly, elles le rendent conducteur et mettent en jeu un frappeur qui vient à point nommé rompre cette conductibilité. La répétition de ce phénomène s'enregistre automatiquement par traits et points sur la bande de papier de l'appareil Morse.

Voici maintenant comment opère M. de Pilsoudski : Il supprime complètement les mâts ou antennes, qui sont la caractéristique du télégraphe Marconi, et, au lieu de transmettre les ondes électriques à travers l'atmosphère, il se sert pour cela de la terre, ou—plus exactement—de la surface du sol. Les appareils des deux postes de transmission et de réception sont identiques à ceux de la télégraphie sans fil ordinaire, tels que les construit, avec tous leurs perfectionnements actuels, M. l'ingénieur Ducretet.

Ces appareils sont figurés dans notre dessin schématique et, dans l'un et l'autre postes, leurs deux



Expérience de télégraphie sans fil par la terre : emploi du radiotéléphone Popoff-Ducretet comme récepteur

pôles sont reliés, d'un côté à la terre, au moyen d'une plaque métallique, enfouie dans le sol à une certaine profondeur, et de l'autre à un condensateur spécial formé d'une sorte de bouteille de Leyde, contenue dans une caisse en bois placée sur une plaque de verre isolante posée directement sur le sol. C'est tout. Ajoutons, cependant, que les conducteurs sont au voisinage du sol, et dissimulés au milieu d'arbres et de maisons, et que, par suite, ils ne sauraient jouer le rôle des antennes du télégraphe sans fil aérien.

C'est entre deux postes ainsi installés dans les jardins de deux villas du Vésinet, distantes d'environ 500 mètres, et séparées par un fouillis d'arbres, de haies, de grilles, de maisons, d'obstacles de toutes sortes, que les dépêches sont transmises avec une impeccable régularité.

On a voulu faire plus encore, et des expériences sont actuellement entreprises pour déterminer à quelle distance maximum il est possible d'envoyer une dépêche et quels sont les dispositifs à adopter pour augmenter cette distance. Notre gravure montre le premier essai tenté dans cette voie, pour communiquer entre une villa du Vésinet et le bord de la Seine, près du pont Pecq, à une distance de 2,000 mètres environ. Pour cette expérience, le poste récepteur est constitué par un appareil d'une très grande sensibilité, le radiotéléphone Popoff-Ducretet, qui permet d'entendre distinctement le bruit du manipulateur de la station de départ et par suite de comprendre le sens de la dépêche.

On va entreprendre bientôt d'autres expériences pour déterminer dans quelles conditions les ondes électriques de surface peuvent traverser un cours d'eau de grande largeur.

Enfin, et ceci a une importance capitale, le problème de la canalisation des ondes est résolu dans ce système. M. de Pilsoudski leur donne une direction initiale en enfouissant dans le sol une série de plaques métalliques formant couples électriques, et qui jouent le même rôle que les miroirs de la télégraphie optique, en empêchant la dépêche d'être surprise par un obser-

vateur placé en dehors de la direction qu'elle suit. Quant à la théorie exacte de cette belle découverte, elle donne lieu, en ce moment, à de savantes polémiques. Il paraît pourtant probable que la propagation des ondes électriques se fait à la surface de la terre ou à une très faible profondeur. Cette hypothèse serait d'accord avec les expériences du professeur Slabq, qui a démontré la possibilité d'envoyer, en même temps, par le même fil, une dépêche télégraphique ordinaire et une dépêche formée d'ondes hertziennes, cette dernière se propageant à la surface du fil.

Quoi qu'il en soit, les expériences de M. le colonel de Pilsoudski ouvrent une voie nouvelle et féconde aux applications de la télégraphie sans fil. La transmission aérienne des messages a déjà un vaste champ d'action, dans le domaine des communications maritimes, mais les grands mâts qu'elle exige ne sont pas sans inconvénient, dans beaucoup de cas, et en rendraient impossibles les applications militaires. A ce point de vue le mystérieux télégraphe souterrain de M. de Pilsoudski paraît appelé à rendre des services inappréciables. C'est ce qui explique que les très intéressantes expériences du savant colonel vont se poursuivre désormais sous les auspices du gouvernement russe.

G. CERBELAUD.

CONSEILS PRATIQUES

Remède contre la migraine.—Dissolvez trois ou quatre morceaux d'acide citrique de la grosseur d'un pois dans de l'eau, et buvez cette solution. Cette boisson agréable a le goût de la limonade. En moins d'une heure, on est parfaitement guéri.

Piqûres d'abeilles, de guêpes.—Pour ces piqûres, l'eau de Javel, qui sert pour la lessive du linge, a une propriété remarquable. Une goutte ou deux arrêtent immédiatement la douleur et préviennent l'enflure, la rougeur et la fièvre locale. Appliquée sur la peau, l'eau de Javel ne produit aucun effet désagréable.

Aux personnes nerveuses.—Les personnes nerveuses sont plus que toutes autres sujettes aux insomnies. Pour obtenir un peu de sommeil, elles ont recours aux narcotiques qui finissent toujours par avoir une influence fâcheuse sur la santé. Nous pouvons leur recommander une méthode très simple qui leur procurera infailliblement le repos qu'elles cherchent vainement par d'autres moyens. C'est de se frictionner pendant quelques instants avant de se coucher, soit avec un morceau de laine rude, soit de préférence avec une brosse à frictions.

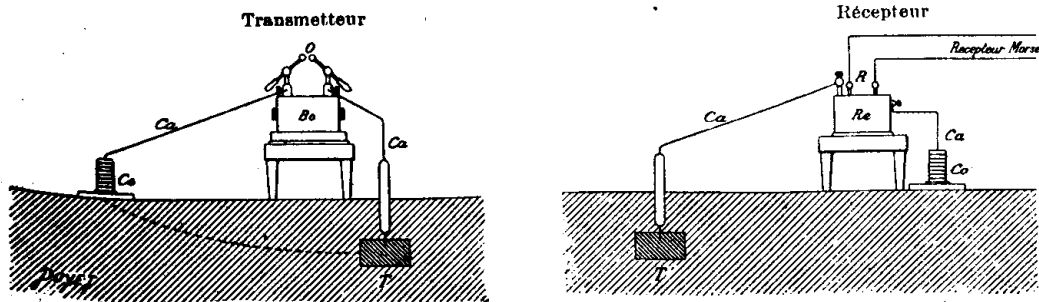


Schéma de l'installation du télégraphe sans fil par la terre (système Pilsoudski)

Bo, bobine de Ruhmkorff du poste de départ, dont les étincelles jaillissent entre les boules de l'oscillateur O ;—Re, appareil du poste d'arrivée relié par les bornes R, à un récepteur Morse ;—Co, Co', condensateurs et T, T', plaques de terre des deux postes reliés aux appareils par les fils Ca, Ca'.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Un grand drame en cinq actes de MM. d'Ennery et Tarbé, *Martyre*, l'un des derniers succès de l'Ambigu, sera représenté au Théâtre National Français pendant la semaine du 12 août.

Il s'agit, cette fois, d'un drame de la vie réelle. Les auteurs ont dépeint avec beaucoup de fidélité des types toujours intéressants, mais tels que nous pouvons en rencontrer fréquemment, et non d'impossibles héros de romans. Le dévouement filial—une jeune femme sacrifiant sa réputation et son bonheur pour sauver l'honneur de sa mère—est l'une des caractéristiques de la pièce remarquables de MM. d'Ennery et Tarbé, et il se manifeste dans plusieurs scènes profondément émouvantes telles que la découverte d'un supposé flagrant délit entre Laurence de Moray et Robert Burel, la folie de Laurence, etc. Le meurtre de Robert par M. de Moray et la découverte du sacrifice de Laurence sont aussi des scènes très impressionnantes, que l'on ne peut manquer d'applaudir.

La mise en scène sera exactement celle de l'Ambigu de Paris. De superbes décors ont été peints spécialement pour *Martyre* par M. Fortin. Les principaux tableaux sont le jardin, le salon de l'hôtel de Maray et celui de Mme de La Marche, l'hôtel de Moray, à Paris. Il y aura de très jolis costumes et de merveilleux effets de lumière électrique.

L'interprétation de *Martyre* a été confiée à MM. Palmiéri, Filion, Petitjean, Hamel, Daoust, Charest, Godeau, Leurs, Villeray, Gravel, de la Grange; Mmes Chapdeleine et de la Sablonnière, Miles Verteuil et Rhéa.

Martyre est un drame aux représentations duquel nous convions spécialement l'élément féminin.

CHOSSES ET AUTRES

- Il y a dans Paris 6,720 rues.
- La ville de Boston compte 59 écoles publiques.
- La rue Washington, à Boston, a environ 6 lieues de longueur.
- Le désert de Sahara a trois fois l'étendue de la Méditerranée.
- Québec a été fondée par Champlain, en 1608.
- Le Portugal est le pays d'Europe qui a le moins de Juifs, 300 seulement.
- Le Canada importe du tabac pour \$15,000,000 par année.
- Sur 1,000 familles, 173 ont des domestiques en Allemagne, 207 en Angleterre.
- Mlle Ellen Ann Griffin de New-York a laissé en mourant, par testament, la somme de \$10,000 à son petit chien. Elle demeurait dans une modeste maison de la 11e rue, assez pauvrement meublée; mais "Daddy Jim", son chien, portait une couverture ornée de bijoux. Elle possédait un capital de \$150,000 et a longtemps vécu en recluse. Sa plus belle toilette était en calicot. Elle était âgée de 58 ans. C'est sa ménagère.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai été absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

Mary Magiveny qui a été chargée de prendre soin du cher toutou.

- Aux Etats-Unis, 12,000 personnes sont employées dans les manufactures de cheminées de lampes.

- Il y a deux saisons dans le monde de la Mode: celle du printemps, qui date du 1er février au 1er juillet, et celle d'automne, qui commence le 1er septembre pour finir le 1er janvier.

- Il paraît que les professeurs du Collège Médical de Chattanooga, font actuellement des expériences fort sérieuses sur une plante qu'on nomme aux Etats-Unis "Gall of the Earth," *Fiel de la terre*, et avec laquelle on pourrait se guérir des morsures de chiens enragés. Elle réussirait également contre les morsures de serpents, et le département d'Horticulture du Collège Clemson, à Charleston l'expérimenterait de son côté.

- Comme Napoléon 1er, le pape prise. Mais Léon XIII est plus difficile que le vainqueur d'Austerlitz. Il attache peu d'importance à la facture artistique de la tabatière, mais le tabac est précieux comme de l'or. D'un "cru" américain excessivement rare, fabriqué à l'aide d'une recette spéciale, il revient à un prix très élevé. Avant d'être mis en boîte, il est soigneusement arrosé d'essence de rose.

PARC SOHMER

Avec son programme choisi de musique et d'attraction le Parc Sohmer attire chaque semaine une clientèle de plus en plus nombreuse. Aussi, il faut avouer que les gérants de cette populaire place d'amusements ne négligent rien pour donner au public montréalais des représentations que l'on ne pourrait voir nulle part ailleurs, à moins de payer 50 cts à \$1 00. Cette semaine il nous sera donné de voir les célèbres éléphants dressés du professeur Packard. Ces éléphants, très beaux spécimens des forêts de l'Inde, sont, paraît-il, de véritables artistes en leur genre.

CELA AUSSI

Le *Baume Rhumal* guérit l'enrouement et met la voix claire.

MADemoiselle JOSEPHINE DESROCHERS

St. Johnsbury, Vt.

Après avoir souffert pendant six ans de douleurs continuelles causées par l'irrégularité de ses périodes, prend les Pilules Rouges et se guérit. Revenue à la santé, et heureuse, elle recommande aux jeunes filles et aux femmes souffrant de troubles périodiques de prendre les PILULES ROUGES

Il y a des jeunes filles et des jeunes femmes qui ne peuvent voir venir leurs périodes sans frémir.

C'est toujours la même histoire, elles endurent des douleurs atroces, sont obligées de laisser leur ouvrage, souvent prennent le lit.

Elles sont ainsi malades pendant une dizaine de jours, ce qui leur donne à peine d'un mois à l'autre, le temps de regagner les forces suffisantes, afin de pouvoir supporter les douleurs qui se présenteront la prochaine fois.

Ces femmes sont faibles, débiles, pâles, moroses; elles ont peu d'appétit, digèrent mal, souffrent de points de côtés, dorment mal la nuit, et sont nerveuses.

Ces troubles ne se guérissent pas seuls, et si ces femmes veulent revenir à la santé, il faut nécessairement qu'elles se donnent des soins nécessaires.

Il n'y a pas de personnes au monde qui puissent faire mieux pour elles que les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

Il n'y a pas de remède au monde qui puisse leur faire autant de bien que les Pilules Rouges.

Lisez les témoignages qui suivent et vous verrez, dans les expressions de gratitude qu'ils contiennent, ce que pensent les femmes qui ont fait usage des Pilules Rouges et qui se sont mises sous les soins des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

J'ai vingt-et-un ans, et depuis l'âge de quatorze ans j'ai souffert périodiquement de douleurs qui me tenaient au lit pendant cinq ou six jours; ces douleurs étaient surtout dans le bas du ventre et dans le côté droit. J'ai souffert aussi de gros maux de tête, de battements de cœur et de douleurs dans le dos; cette maladie m'était venue à la suite d'avoir levé trop pesant et de m'être mouillée les pieds. Un médecin me traita pendant longtemps, ne me faisant aucun bien, je me décidai de le laisser de côté et de prendre les Pilules Rouges qui me soulagèrent immédiatement.

Depuis longtemps déjà je n'ai plus de douleurs et je suis forte. Les Pilules Rouges m'ont guérie des maux dont je souffrais, m'ont remise régulière. Je mange avec plus d'appétit; j'engraisse tous les jours et je suis robuste comme jamais.

Mlle JOSEPHINE DESROCHERS, No 8, rue Elm, St Johnsbury, Vt.

Depuis huit ans je souffrais continuellement de mal de reins, de douleurs dans le bas du corps, de mal dans le dos, de douleurs spéciales à mon sexe qui m'ont causé une grande faiblesse. Les médecins qui m'ont soignée me dirent qu'il me fallait une opération; je me décidai à prendre les Pilules Rouges et d'écrire aux Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine; ils s'empressèrent de me répondre et me dirent ce que j'avais à faire. Après avoir suivi leurs conseils et pris régulièrement les Pilules Rouges pendant un an, je suis parfaitement guérie de tous mes maux.

J'ai été aussi guérie de constipation par l'usage des Tablettes Purgatives; je conseille à toutes les femmes qui souffrent comme j'ai souffert, de prendre les Pilules Rouges et de consulter les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Je suis bien reconnaissante envers eux, car ils m'ont fait un grand bien.

Mme EDOUARD DELISLE, No 92, rue Essex, Haverhill, Mass.

Les vraies Pilules Rouges ne sont jamais vendues de porte en porte, et méfiez-vous des colporteurs qui vous offrent ainsi des Pilules, car elles sont fausses. Méfiez-vous aussi des marchands et des pharmaciens qui veulent vous vendre des Pilules Rouges au 100 ou à 35c la boîte. Les vraies Pilules ne peuvent pas se vendre aussi bon marché, et elles sont toujours en boîte de cinquante (50) Pilules, recouverte d'une étiquette rouge sur laquelle vous verrez le nom de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

Nous vous expédierons les Pilules Rouges si vous désirez les avoir de nous, soit au Canada ou aux Etats-Unis, sur réception du prix: 50c la boîte, ou six boîtes pour \$2.50. Nous vous conseillons lorsque vous nous enverrez de l'argent, de faire enregistrer vos lettres que vous adresserez toujours comme suit:

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry. Tél. Bell Est, 1736. Bureau privé, Tél. Main 2017. Géo. GAUVREAU, Propriétaire. Tél. Marchands 520.

Drame de la vie réelle. SEMAINE DU 12 AOÛT. **MARTYRE**. Nouveaux décors.

MATINEE TOUS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c. Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c.

Semaine prochaine: LE MONDE

POUR LES DYSPÉPTIQUES

La dyspepsie est une des grandes misères de la vie humaine. Ceux qui en souffrent peuvent seuls justement apprécier combien cette affection est pénible et douloureuse. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*, employées dans un traitement méthodique, guérissent rapidement de cette affection.

—La population d'Ottawa, d'après le rapport du bureau de recensement, est de 57,778 âmes, soit une augmentation de 13,624 sur le recensement de 1891.

SANS CONCURRENCE

Depuis la découverte du *Baume Rhumal* on n'a rien trouvé qui pût l'égalier contre la toux, le rhume, la grippe.

—Il n'y a que quatre papes qui aient porté la tiare plus longtemps que Léon XIII, et trois seulement qui aient vécu plus vieux.

AUX LECTEURS DE CE JOURNAL

Dans l'intérêt de votre précieuse santé, n'oubliez pas de suivre un traitement méthodique avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* pour conserver votre sang pur et vos fraîches couleurs.

—Les sels de la mer se composent de sept substances différentes. La chlorure de soude et la soude ordinairement 29 parties sur 48.

RESULTAT MAGNIFIQUE

Le vrai tonique dans toutes les maladies débilitantes.

Je soussigné, médecin pratiquant à Saint-Alexandre, certifie avoir employé dans ma clientèle le *VIN DES CARMES* comme tonique général dans toutes les maladies débilitantes et avoir obtenu un résultat magnifique.

Le *VIN DES CARMES* est très agréable au goût.

V.-A. VÉZINA, M. D.

Saint-Alexandre (comté de Kamouraska) 13 décembre 1900.

—Les viviers de Tadoussac, P. Q. ont en ce moment deux millions et demi d'alevins de saumons à distribuer gratuitement. Il y a de plus environ cinquante mille œufs dont on surveille l'éclosion avec intérêt.

ERREURS GRAVES

On commet trop souvent des erreurs graves dans l'appréciation de certains symptômes que l'on prend pour des symptômes de la maladie du cœur, alors que le mal vient uniquement de la pauvreté ou de l'impureté du sang. Un bon traitement avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* fait disparaître ces causes d'appréhension.

—On a calculé qu'à Londres, il se boit quotidiennement environ 1,250,000,000 de chopines de thé. Une théière qui bouillirait en même temps tout ce thé serait aussi grande que la cathédrale St-Paul de Londres.

INFLUENCES PERNICIEUSES

Les influences du chaud et du froid sont souvent pernicieuses. On les combat avec le *Baume Rhumal*.

—On constate que les foulards à pois tendent à remplacer les Guighams, au trois fois si populaires. On en confectionne des robes très simples sans dentelles ni entre-deux.

LE TOUR DU MONDE

Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs sources de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout illustré, sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnement pour l'étranger un an 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

CE SONT ENCORE LES

Pilules de Longue Vie

(BONARD)

Qui ont guéri

Delle BLANCHE LAPERLE

Encouragée par les nombreux témoignages de guérisons opérées par les *Pilules de Longue Vie (Bonard)* publiés dans les journaux, Delle Laperle employa ce merveilleux remède pendant deux mois et fut guérie de maladies particulières à son sexe ainsi que de l'Anémie et la Nervosité.

Nous recevons d'elle la lettre suivante qu'elle nous prie de bien vouloir publier pour que d'autres personnes faibles et malades puissent connaître le seul moyen de recouvrer la force et la santé.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

MESSEURS.—J'étais pâle, faible, nerveuse, j'avais des maux de tête continuels, des douleurs dans le dos, les côtés et les reins; mes époques étaient douloureuses et irrégulières et j'étais rendue à un tel point qu'il m'était impossible de faire aucun ouvrage. En lisant les journaux, je vis les nombreuses guérisons opérées par les *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. Je commençai à en prendre et après deux mois de traitement tous mes maux sont disparus comme par enchantement.

Je vous suis donc infiniment reconnaissante et je désire que ma guérison soit publiée sur tous les journaux, afin que les jeunes filles qui souffrent comme moi ne doutent plus de leur guérison.

BLANCHE LAPERLE, 22 rue Brébœuf.



DELLE BLANCHE LAPERLE.

riches et abondants, renforcent les muscles et les nerfs et régularisent les fonctions de l'Estomac du Foie et des Rognons.

Elles guérissent les Hommes, les Femmes et les Enfants.

Afin de vous convaincre de leur efficacité nous vous enverrons sur réception du coupon ci-joint accompagné d'un timbre de 2 cents une boîte-échantillon de ce merveilleux remède ainsi qu'un livre de recettes utiles.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boîtes

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des *Pilules de Longue Vie (Bonard)* à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse



No. 20

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER

AVOCATS

Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

J.-C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

60 rue Saint-Denis, Montréal.

Tel. Est 1379

GUERI EN
TRES PEU
DE TEMPS

Etes-vous
Grevé?

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadieux, employé chez Chas. Langlois & Cie, rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL

(Coin Chambord)

MONTREAL

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de l'ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PETIT
FIEVRES - ÉPUISÉMENT... avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o BALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées.

Dépôt: Pharmacie C. Beaupré, Montréal

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites. 1.600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ec. greffier de la ville d'Ottawa, dit: Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciemment en suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO

J.-A. DUMAS

TÉL. BELL
M 1423

Photographe

112 Rue Vitré
Coin St Laurent
MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

22779



Le banquier.—Voilà une lettre anonyme qui me traite de bandit, de détraqueur de grand chemin, qui est-ce qui a bien pu m'envoyer ça?

Madame.—Un de tes clients, sans doute, peut-être bien M. Alapoire.

Le banquier.—Lui, oh non, il ne me connaît pas assez pour ça.

LOTION PERSIENNE



DEPOSITAIRE
S. LACHANCE PHARMACIEN

RIPANS

Plus de maux de tête

Mlle Ida B Fiske, du No 3, rue Thornton, Biddeford, Me., écrit: "Pendant des années, j'ai souffert de maux de tête et pendant deux ans, j'ai souffert de douleurs intenses dans mon épaule et autour du cœur, après avoir mangé. Quelquefois la douleur me prenait immédiatement après mon repas, quelquefois deux ou trois heures après. Le docteur disait que c'était de l'indigestion. Je sentais d'abord "remonter" mes aliments et le gaz était quelque chose de terrible; puis, je sentais dans mon côté et dans mon épaule cette effroyable douleur. Je me rappelle qu'une nuit je ne pus me coucher, à cause de la pression et de la douleur causées par le gaz. Je ne connaissais pas alors les RIPANS TABULES, mais un ami m'en donna deux boîtes. Elles m'ont certainement rendu service et j'en ai pris depuis quand j'en ai senti le besoin. Je n'ai plus de ces maux de tête et je sais que les Ripans Tabules m'ont guéri."

ON DEMANDE:—Un cas de neurvose dans lequel les R-I-P-A-N-S ne furent pas de bien. Elles bannirent la douleur et prolongèrent la vie. Une seule soulage. Remarque: le R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents en argent à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New York.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parisiennes en librairie: Le Panorama Salon 1901 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et des Champs-Elysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.

Les trois superbes publications suivantes: La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 20 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes sont reconstituées et illustrées par la photographie d'après nature.

Fémina, nouveau journal illustré pour la famille, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents. revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

Heures de bureau
h. a. m. à 6 h. : p. m.

Tel. Bell
Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

DR. A. BRAULT,
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell: E. 1745

Heures de Bureau: de 9 à 10 heures

Flacon 1/2 fr. Flacon 1/2 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candé

Dépuratif, Tonique, Détergent, dissipe les
Rougeurs, Rides précoces, rugosités,
Boutons, Efflorescences, etc. — A l'usage
peau du visage claire et unie. — A l'usage
pur, il enlève, on le sait, les taches et
Taches de rousseur.

Il date de 1849

CAUDÉ, Paris

JOURNAL DE LA JEUNESSE,
madaira illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale, un an 25 fr., 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent de décembre et du 1er juin. Librairie et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

—Maintenant, — reprit Claudine timidement, — maintenant c'est moi qui voudrais vous demander quelque chose...

—Quoi ? Parlez vite... Il se fait tard et il faut que je vous quitte...

—Je ne retarderai votre départ que de quelques minutes... Vous retournez à Paris ?

—Oui.

—Je pourrais vous donner l'adresse de la dernière maison où ma fille a servi... En vous informant dans cette maison, vous pourriez peut-être savoir où elle est ; quand vous l'aurez trouvée, peut-être que par elle vous trouveriez Simone... et alors...

Maurice devina sans peine la pensée de la veuve.

—Et alors, interrompit-il, je pourrais vous écrire ce qu'est devenue votre fille Jeannette, est-ce bien cela, ma chère madame Charvet ?

XVI

Claudine avait les yeux pleins de larmes.

—Oui... oui... balbutia-t-elle en joignant les mains. C'est cela... C'est bien cela... ça ne vous donnera pas beaucoup de peine, monsieur, et ça me rendra si heureuse... Car je l'aime toujours, moi ! C'est ma fille... Elle n'ose peut-être pas m'écrire parce qu'elle s'est montrée ingrate, mais si je lui faisais savoir que je l'ai pardonné, elle me répondrait sans doute.

—Je ferai ce que vous me demandez... dit Maurice. Je le ferai pour vous... En cherchant Simone je chercherai aussi votre fille...

—Vous me le promettez ?

—Je vous le promets...

—Oh ! merci, monsieur, merci ! s'écria Claudine, vous êtes bon... ça se voit sur votre figure... Je vais vous dire où Jeannette était en place il y a trois ans.

Retournant à l'armoire elle reprit le portefeuille d'où elle avait tiré les photographies, elle le rouvrit et en tira plusieurs lettres qu'elle tendit à Maurice en lui disant :

—Voici ses lettres... lisez vous-même, car moi, je ne sais pas lire... Dans une il y a l'adresse...

Le jeune homme prit une des lettres, l'ouvrit et lut la date :

—15 mars 1873... Est-ce bien cela ?

—C'est bien la dernière, monsieur... l'adresse doit s'y trouver.

Maurice parcourut d'un œil distrait l'épître dont l'écriture et l'orthographe étaient connues de lui depuis longtemps.

Arrivé à la fin de la seconde page, il exprima la surprise la plus profonde.

—Vous avez trouvé ? lui demanda Claudine.

—Oui... répondit-il, les yeux toujours fixés sur le bas de la feuille.

—Voulez-vous me lire, afin que je vous dise si c'est bien ça...

Le jeune homme lut à haute voix :

Ma chère maman, tu peux m'écrire à ma nouvelle adresse, chez M. Ludovic Bressolles, rue de Verneuil, numéro 25.

—C'est parfaitement ça... reprit Mme Charvet.

Nos lecteurs ont déjà compris l'étonnement de Maurice.

Il était venu à Vic-sur-Braisnes chercher Simone qu'il n'y trouvait point, et un hasard singulier, mais parfaitement explicable en somme, lui donnait une indication précieuse, cherchée vainement à Paris.

Son voyage amenait des résultats considérables.

Il tenait la piste de l'une des héritières d'Armand Dharville, dont la fortune de plus de douze millions appartenait à lui et à ses associés, si les deux héritières avaient cessé de vivre au jour fixé pour le partage de la succession.

Nous savons depuis longtemps que Maurice possédait un très grand empire sur lui-même.

Si vives qu'eussent été la surprise et l'émotion du premier moment, il ne tarda point à reprendre son sang-froid.

—Je vais copier cette adresse... dit-il à Claudine, elle me sera certainement très utile.

Et il l'inscrivit en effet sur son agenda.

A ce moment, la jeune servante rentrait avec les deux marmots.

Maurice quitta Mme Charvet en lui promettant de nouveau de la tenir au courant de ses démarches, et reprit la route de Vic-sur-Braisnes où il trouva la voiture de Joigny prête à partir.

Il y monta.

Trois heures après il s'installait à Joigny dans le train qui devait le ramener à Paris.

Il avait hâte de rendre compte à Pierre Lartigues et à Verdier des résultats de sa mission.

* * *

La rue des Fossés-Saint-Victor est une de celles que la pioche des démolisseurs n'a point entièrement transformées.

On y peut aujourd'hui encore trouver bon nombre de maisons du vieux Paris.

Au rez-de-chaussée de l'une de ces antiques demeures existe un établissement borgne de marchand de vin restaurateur, à plafond bas, à murailles noircies et écaillées par places.

Là, on débite à la portion bœuf, légumes, et le plat du jour, que prépare une maritorne plus grasseuse que ses fourneaux.

Les yeux de la police sont sans cesse ouverts sur cet établissement que fréquente une clientèle de gens sans aveu, et qui doit son enseigne : AU PETIT BLEU, à la renommée d'un certain liquide tellement âpre qu'il ronge, ainsi que pourrait le faire un acide, les toiles cirées clouées sur les tables en guise de nappes.

Ce liquide se compose de mauvais vin de Suresnes et d'Argenteuil coupé de gros vin Narbonne.

Nombreux sont les buveurs auxquels cet effroyable mélange paraît au-dessus de tout éloge.

L'établissement comporte trois pièces.

D'abord celle où se trouvait le comptoir et où trônait le propriétaire, Vincent Belavoine, surnommé le père Grincheux, à cause de l'aménité de son caractère.

Dans la seconde pièce se dressaient les fourneaux.

On y voyait une demi-douzaine de tables crasseuses, où chaque jour des ribambelles d'affamés venaient se gorger d'une nourriture exécrables, mais dans des prix doux.

La troisième pièce, enfin, était un cabinet garni de

deux tables seulement et qui, tendu d'un papier à six sous le rouleau, recevait les consommateurs les plus chics, ceux dont la bourse était la mieux garnie et qui désiraient ne point se mêler aux gens du commun... On l'appelait le cabinet des ministres.

Un bec de gaz éclairait chaque pièce, mais faiblement, car le père Grincheux, en homme avisé et économiste, ne tournait les clefs qu'à demi, ce qui produisait des papillons maigres et pâles.

Quelques-uns des voisins de Belavoine le prétendaient riche, affirmant que s'il continuait le métier c'était par goût et par habitude.

Nous savons la vérité, nous, et nous allons la dire.

Le père Grincheux avait gagné de l'argent toute sa vie, et s'était bien gardé d'en perdre à la Bourse, mais il voulait en posséder plus encore...

XVII

De même que tous les avares, l'honorable cabaretier, quoique sa fortune acquise dépassât de beaucoup ses besoins, ne se trouvait pas assez riche.

Il se plaisait à entasser des écus sur des écus, et des gros sous sur des gros sous, et ne pouvait se décider en outre à quitter un établissement créé par lui, où il trônait depuis trente ans dans une omnipotence absolue.

Sachant à merveille à quelles catégories sociales appartenait la majeure partie de sa clientèle, il n'avait nul souci de la moralité des gens qu'il abreuvait, pourvu qu'ils ne sollicitassent point de crédit, crédit rigoureusement refusé d'ailleurs...

Bref, il mettait en pratique le vieux proverbe : Payez et vous serez considérés.

La police venait souvent chez lui prendre des renseignements.

Il ne facilitait d'aucune façon ses recherches, mais d'autre part il ne se prêtait à rien de déshonnête.

—Ce qui se passe hors de chez moi ne me regarde pas... avait-il l'habitude de dire.

Et, comme Ponce-Pilate, il ajoutait :

—Je m'en lave les mains...

Au moment où nous conduisons nos lecteurs au cabaret du *Petit Bleu*, il pouvait être huit heures du soir.

Toutes les tables étaient garnies de consommateurs de genres variés, tanneurs, chiffonniers, marchands d'habits, musiciens ambulants des deux sexes, tous clients de bourse maigre et de gros appétit.

Les prix du père Grincheux étaient de nature à les satisfaire sous ce double rapport.

Une porte étroite, percée dans la muraille de la pièce du fond, le cabinet des ministres, s'ouvrait sur la rue du Bon-Puits, dont le cabaret du *Petit-Bleu* occupait l'encoignure ; mais en prévision des gens peu délicats qui pourraient s'esquiver sans payer, cette porte était habituellement fermée à clef.

Les deux tables du cabinet des ministres étaient occupées.

A la première, se trouvaient deux consommateurs qui semblaient ne reculer devant aucune dépense et s'offraient, pour parler le langage de l'endroit, un *balthazar* complet, amplement arrosé.

Leur menu était aussi varié que le permettait la carte du jour de l'établissement.

A la seconde table, trois individus prenaient un repas plus simple, tout en causant avec leurs deux voisins.

La conversation roulait sur le crime du Père Lachaise, au sujet duquel les causeurs se livraient à mille commentaires, suppléant ainsi à l'absence de renseignements des journaux qui, ne recevant de la Préfecture aucune communication, gardaient un silence prudent.

Les deux consommateurs au menu mirifique ne sont pas tout à fait des inconnus pour nos lecteurs, qui n'ont aucune peine à deviner les inséparables, Galoubet et Sylvain Cornu.

Le vin du père Grincheux leur avait délié la langue et, quoique se montrant réservés au sujet de certains

détails, ils se livraient à haute voix à des commentaires singuliers.

—Moi, disait un des trois dîneurs attablés auprès d'eux, moi je crois que cette affaire-là va être enterrée comme tant d'autres... On classera le dossier et il n'en sera plus question... Ça doit être des particuliers de la haute qui ont fait le coup... Des escarpes ordinaires n'auraient pas joué de la lardoire dans un tombeau et dans une voiture... Qu'est-ce que tu penses de ça, Galoubet ?

—Je pense que ça se pourrait bien, répondit le personnage ainsi interpellé, mais je crois aussi qu'il n'y avait pas que des gens de la haute dans l'affaire... il doit y avoir des *surineurs* à la redresse, qui tripotaient ça de longue date...

—C'est aussi mon avis, appuya Silvain Cornu, en dodelinant de la tête. Si on a saigné l'homme et la femme qui sont présentement sur les dalles de la Morgue, j'ai dans ma folle idée que ça doit être pour quelque chose d'épatant.

A cette minute précise une femme d'une cinquantaine d'années, coiffée d'une marmotte, le nez fortement vermillonné, un vieux châle noué autour de la taille, châle dont les deux bouts tombaient par derrière sur une robe en tartan à carreaux blancs et noirs, chaussée de brodequins à semelles énormes constellées de clous, et portant sur l'épaule quelques effets d'habillements, ce qui indiquait sa profession, ouvrit la porte du cabinet et montra son profil aux dîneurs.

—Y a-t-il une place par ici pour une dame, mes agneaux ? demanda-t-elle, d'une voix éraillée. C'est plein par là...

—Certainement, la petite mère... répondit avec galanterie l'un des trois hommes assis à la table principale. Entrez donc... Le beau sexe n'est jamais de trop et vous en êtes un échantillon flatteur... Sans compter que si vous aviez un pardessus à me bazarder, dans des prix doux, nous en profiterions pour faire un peu de commerce...

—Je t'arrangerai pour le mieux, mon gros poulot..., répondit en riant la marchande de vieux habits. Tu m'as l'air d'un bon zig... Fais-moi une petite place à ta gauche... côté du cœur...

Puis se tournant vers la seconde pièce, où se trouvaient les fourneaux, la nouvelle venue glapit, avec les sons rauques d'une crécelle :

—Servez-moi dans le cabinet une omelette nature, un ragoût et une chopine.

Ses ordres donnés, elle referma la porte et vint prendre la place que lui avait ménagée, à côté de lui, le consommateur à qui elle trouvait l'air d'un bon zig.

Ce consommateur était un long et maigre garçon de vingt-trois ou vingt-quatre ans, aux joues pâles et tirées, aux lèvres violettes, aux yeux caves, entourés d'un cercle de bistre.

Une toux sèche et presque continuelle permettait de le classer dans la catégorie des pauvres diables de poitrinaires destinés à disparaître à la prochaine chute des feuilles.

Il venait de subir deux années d'emprisonnement à la maison centrale de Poissy.

—Eh bien ! mon bichon, fit la marchande, en déposant près d'elle, sur un coin du banc, les effets en paquet qui chargeaient son épaule, qu'est-ce que tu me disais qu'il te faudrait ? Un pardessus... quelque chose de chaud... Il est sûr et certain que par ce temps de grosse gelée ça serait meilleur pour toi que c'te blouse de toile d'araignée, à travers laquelle le froid doit passer ferme... mais pour le moment, par malheur, je n'ai pas ça... rien que des gilets et des pantalons.

—Tant pis... nous aurons fait affaire...

On apporta l'omelette et le ragoût demandés, accompagnés d'un morceau de pain de deux sous et d'une chopine de vin, dans un petit pot de grès d'un gris bleuâtre.

Tout en causant et en s'installant, la marchande d'habits avait jeté son regard sur Galoubet et Silvain Cornu, qui finissaient leur gibelotte et s'échaient leur quatrième litre.

—Ce sont parfaitement mes gaillards... se dit-elle... Je les reconnais !

Nes lecteurs, de leur côté, ont sinon reconnu du moins deviné Aimée Joubert, sous l'un de ces travestissements qui la rendaient méconnaissable, même pour ses collaborateurs de la Sûreté.

Elle se versa à boire, trinqua avec ses trois voisins, avala l'affreux breuvage d'un seul trait... sans faire la grimace, et attaqua bravement les mets placés devant elle.

—Vous avez un joli coup de fourchette... dit l'un des dîneurs.

—Ne m'en parlez pas, mes enfants ! répliqua-t-elle... une vraie fringale !... Figurez-vous que depuis ce matin dix heures, je me suis rien mis sous la dent... pas une minute à moi...

—Alors le commerce, ça va fort ?

Aimée Joubert prit une physionomie piteuse et répondit :

—Ah ! mais non, ça ne va pas fort... ça va mal... ça va même très mal... Les costumes complets à trente-cinq francs, et même au-dessous, en vrai drap, nous coupent l'herbe sous le pied... et on en fabrique maintenant de tous les côtés...

Galoubet, qui n'aimait pas rester longtemps silencieux, se hâta d'intervenir.

—Eh ! eh ! ça a du bon, dit-il ; avec un complet de trente-cinq francs on a l'air d'un *poisseux* tout à fait chic... on épate les dames.

—Oui, répliqua la policière, mais c'est à nos dépens... On ne veut plus de notre marchandise, à moins que nous n'en fassions cadeau à la pratique...

—Achetez-vous le neuf ? demanda Silvain Cornu.

—J'achète de tous les objets généralement quelconques qui concernent mon commerce, fit la pseudo-marchande, la bouche pleine, et je suis bonne fille, mes enfants ; je ne demande pas à voir la facture du tailleur qui a livré, ni à payer à domicile... C'est commode pour mes vendeurs.

—Eh bien ! reprit Galoubet, tout à l'heure il y aura peut-être moyen de moyenner quelque chose...

—Quand vous voudrez, répondit Aimée Joubert tranquillement, et si l'affaire est de conséquence, quoique les temps soient durs, les pièces blanches ne se feront point attendre, ni même les jaunets...

—A la vôtre !

Mme Rosier s'était versé une nouvelle ration de vin bleu.

Les six verres des deux tables se choquèrent les uns contre les autres, et furent vidés en même temps.

Après avoir bu la policière tira de sa poche un numéro du *Petit Journal* et le déplia.

—Eh ! eh ! la petite mère, dit un de ses trois voisins en riant, paraîtrait que vous en avez assez de notre conversation et que vous allez donner la préférence aux feuilles publiques... Ça vous intéresse donc, la politique ?...

XVIII

Aimée Joubert haussa les épaules en répliquant :

—La politique !... oh ! la ! la ! mes petits agneaux, je m'en soucie comme d'une guigne ! Depuis que je lis les journaux, et il y a longtemps, ce qui ne me rajeunit pas que ce soit blanc, bleu, rouge ou noir, c'est toujours la même façon de dire : à toi, z'à moi la paille de fer ! Non ! non ! pas de politique... Je lis le feuilleton et tout ce qui a rapport aux incendies, aux vols et aux assassinats... J'aime ça, moi... plus il y en a, plus ça m'amuse... Oh ! hé ! garçon, une autre chopine de petit bleu... du même, et qu'il soit meilleur.

Le père Grincheux venait de jeter son coup d'œil dans le cabinet.

Il apporta lui-même la chopine.

—Comme ça, ma petite mère, les crimes compliqués, ça vous plaît à lire ?... fit l'un des dîneurs.

—C'est ma folie...

—Alors vous devez suivre l'affaire du Père-Lachaise ?...

La pseudo-marchande d'habits dissimula de son mieux un tressaillement nerveux, tandis qu'une lueur joyeuse brillait dans ses yeux.

Les quelques mots qui venaient d'être prononcés allaient la conduire droit à son but.

—Ah ! mes enfants, s'écria-t-elle en joignant les mains et en donnant à son visage une expression d'épouvante, en voilà une affaire !... Rien que d'y penser ça me donne la petite mort dans le dos... Croyez-vous ! un homme et une femme !... Tous les deux presque en même temps... dans une tombe et dans un fiacre... L'escarpe qui a fait ça est un rude lapin... il avait bien gremement bien combiné la chose...

—Ça ne l'empêchera pas d'être fauché... répliqua le poitrinaire.

—Fauché !... répéta la policière en regardant Galoubet et Silvain Cornu. Pour ça, faudra d'abord qu'on le pince...

—Oh ! ça lui arrivera un jour ou l'autre... dit Galoubet.

—Et comment qu'on le pincerait ? demanda Mme Rosier.

—Qu'on reconnaisse seulement l'un des deux corps qui sont à la Morgue, et ça donnera bien vite la piste.

—Vous croyez ça ?

—Parbleu ! Je ne suis pas si mariolle que les mouches de la sûreté, et cependant je me chargerai bien de réussir l'opération.

—Mais répondit vivement Aimée, je m'étais laissé dire qu'il avait été reconnu, l'homme de la Morgue... à preuve que c'était un ancien soldat qui était devenu valet de chambre d'un grand personnage.

Galoubet se mit à rire aux éclats.

—Ah ! par exemple, en voilà une bien bonne ! s'écria-t-il, un soldat, celui-là ! un valet de chambre chez un de la haute ! ça c'est une bêtise, non, la petite mère ! le défunt a été soldat comme moi, et valet de chambre comme vous êtes marquise !

Les prunelles de Mme Rosier étincelèrent de nouveau.

—Vous le connaissiez donc, vous, pour en savoir si long sur son compte ? demanda-t-elle de l'air le plus ingénu.

Sylvain Cornu venait d'allonger par-dessous la table à Galoubet un coup de pied formidable qui pouvait se traduire par ces mots :

—Enragé bavard, te tairas-tu ?...

Galoubet comprit.

Il ne se fit aucune difficulté pour s'avouer à lui-même que son copain avait raison, qu'il venait de commettre une imprudence, et il tenta de la réparer.

—Eh ! non, je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam... répondit-il ; si je le connaissais je serais allé faire ma déclaration... Chacun a son idée, pas vrai ? la mienne est que le particulier ne ressemble ni peu ni beaucoup à un ci-devant soldat ou à un ex-valet de chambre...

—Bon... bon... pensait Aimée Joubert, essaie de te raccrocher aux branches, mon garçon... Tu connais l'homme, j'en suis certaine, et il faudra bien que tu parles...

Elle ajouta tout haut, en se versant un nouveau verre de vin bleu :

—Enfin, que le pauvre diable ait été n'importe quoi, il faut convenir qu'il n'a eu de chance de venir se faire couper le sifflet en arrivant à Paris...

—Ça, c'est positif... dirent toutes les voix. Pas de chance pour un sou !...

Un silence suivit ces paroles.

La conversation semblait finie.

Cela ne faisait aucunement le compte de la policière.

Elle reprit, en pliant son journal et en le mettant dans sa poche :

—Je lirai les détails ce soir, quand je serai couchée... ça me donnera le cauchemar, et j'adore ça...

—Tous les goûts sont dans la nature... murmura Galoubet. Moi j'aime mieux rêver que je pince un rigodon avec un beau brin de fille...

—Dites donc, mon mignon, fit la pseudo-marchande, voulez-vous que nous causions de votre affaire ?

—Quelle affaire ? demanda Galoubet ?

—Celle dont vous avez touché deux mots... les frusques à bazarder...

—Parfaitement... mais il est tard... à la lumière vous ne pourriez pas vous rendre compte.

—Si c'est du neuf, j'achèterais bien sans avoir vu au grand soleil...

—Non, j'aime mieux demain...

—A votre aise... Faudra-t-il aller chez vous ?

—Ah ! mais non, par exemple !... Nous logeons dans un garni... Les cloisons sont minces, vous savez, et je tiens peu à ce que les voisins soient dans mes confidences... C'est même pour ça que je ne vous conduis pas chez moi ce soir.

—Compris. Eh bien ! ouï qu'on se verra, mon fiston ?

—Ici, si vous voulez.

—Ça me va.

—J'apporterai le baluchon.

—Quand ?

—Demain matin.

—A quelle heure ?

—A huit heures... On tuera le ver en séchant une fiole de petit blanc...

—Je serai exacte et, pour vous prouver que je tiens à nouer des relations commerciales avec vous, je paye une tournée, ce soir, à toute la société...

Et Mme Rosier, frappant sur la table, fit apporter un carafon d'eau-de-vie et six petits verres.

Sylvain Cornu, s'était penché vers Galoubet.

—Tu ne fais que des bêtises ce soir... lui dit-il à l'oreille.

—Quelles bêtises ?

—La négociante est un peu lancée. On aurait pu avoir une ou deux pièces de plus en traitant tout de suite.

—Oui, mais il faudrait amener le colis, et j'aime pas voyager la nuit avec des paquets.

On venait d'apporter l'eau-de-vie.

Mme Rosier remplit les verres et s'écria en trinquant avec ses compagnons :

—Vous êtes tous de bons garçons... Enchantée d'avoir fait votre connaissance... Je bois à votre santé...

—A la vôtre... la petite mère ! ! crièrent cinq voix.

Aimée Joubert paya sa dépense.

Sylvain Cornu et Galoubet en firent autant...

Les trois autres comptaient passer une partie de la nuit dans l'établissement en jouant aux cartes.

La policière et les deux voleurs sortirent ensemble de chez le père Grincheux.

—A demain, mes amours... leur dit-elle sur le seuil.

—Demain, huit heures, c'est convenu... Vous rentrez chez vous ?

—Oui, et ce n'est pas trop tôt... répondit la pseudo-marchande, en ayant l'air de chanceler sur ses jambes.

J'ai beaucoup marché aujourd'hui, j'ai bu pas mal, et je commence à voir polker les maisons...

—Et, où que vous allez comme ça ?

Aimée Joubert répondit, au hasard et d'une voix avinée :

—Je vais rue Saint-Louis-en-l'Île.

—Comme ça se trouve ! s'écria Galoubet. Prenez mon aileron, la petite mère, nous allons vous faire la conduite. Notre domicile est rue de la Femme-sans-Tête... Nous vous mettrons dans votre route...

La policière n'eut pas un instant d'hésitation.

—Va comme il est dit ! fit-elle, en passant son bras sous celui que Galoubet appelait son aileron.

Nos trois personnages gagnèrent ensemble le pont de la Tournelle et arrivèrent à l'angle de la rue des Deux-Ponts.

—Vous n'êtes presque chez vous, puisque la rue des Deux-Ponts traverse celle de Saint-Louis-en-l'Île... dit Galoubet en s'arrêtant. Vous sentez-vous plus solide sur vos quilles ?

—Oui... un peu... le froid m'a fait du bien... je me reconnais et je serai chez moi dans cinq minutes...

Merci, camarades... bonsoir... à demain...

A demain... répétèrent les deux hommes.

Aimée Joubert s'engagea dans la rue des Deux-Ponts, en décrivant des zigzags sur le trottoir.

Sylvain Cornu et Galoubet avaient pris à gauche et suivaient le quai d'Orléans.

Au bout de vingt pas, Galoubet fit halte.

—Va dormir, vieille sorcière !... murmura-t-il, en se tournant vers la rue des Deux-Ponts, où la pseudo-marchande avait disparu. Nous boirons demain matin une chopine à ta santé.

En même temps, il faisait triomphalement sauter dans sa main gauche un porte-monnaie qu'il ouvrit ensuite pour en examiner le contenu.

La lueur d'un bec de gaz voisin fit briller de l'or.

—Tu l'as barbotée ? demanda Sylvain Cornu.

—Oui, mon vieux... C'est pain bénit de ne pas laisser d'argent aux *poivrots*... ils en font mauvais usage...

—Combien qu'il y a ?...

—Cinq jaunets et de la menue monnaie.

—Mets tout à même ta poche, et jette le porte-monnaie dans la rivière...

Galoubet suivit le conseil et jeta l'objet par-dessus le parapet.

—Nous pourrons éviter d'aller lui porter les frusques demain matin, fit-il, et nous avons peut-être eu tort de lui dire que nous demeurons par ici...

—Laisse donc... La vieille ne se souviendra de rien. Elle aura de la peine à trouver sa porte, tant elle est *païf*...

Les gredins se mirent à rire en continuant de se diriger vers leur domicile.

XIX

Aimée Joubert était déjà au coin de la rue Saint-Louis-en-l'Île et de la rue de la Femme-sans-Tête, blottie dans l'embrasure d'une porte et guettant les deux hommes.

Lorsqu'elle avait entendu le bruit de leurs pas s'affaiblir sur le quai d'Orléans, elle avait quitté son allure d'ivrognesse et s'était mise à courir de toutes ses forces pour gagner l'endroit où nous la retrouverons au moment où Sylvain Cornu et Galoubet abandonnaient le quai pour entrer dans la rue de la Femme-sans-Tête, voie étroite, puante, mal éclairée.

La nuit très froide n'était point obscure. La lune presque en son plein brillait dans un ciel sans nuages, et sous sa clarté blanche les silhouettes des dangereux compagnons se découpaient nettement au loin.

—Gredin, tu m'as volé ! pensait la policière qui, nous croyons presque superflu de l'affirmer, sentant la main de Galoubet se glisser dans sa poche, avait jugé opportun de laisser faire. Si demain tu avais parlé, j'aurais pu avoir pitié de toi... maintenant ce serait trop bête et je ne te ménagerai pas...

Sylvain Cornu et son inséparable avançaient toujours.

Leurs pas résonnaient sur le pavé sec, dans la rue solitaire et dans la nuit silencieuse.

Brusquement ils s'arrêtèrent devant une vieille maison de mauvaise mine ; une de ces demeures sinistres où, malgré soi, l'on serait surpris de rencontrer des gens non tarés.

Galoubet tira de sa poche un passe-partout.

Il ouvrit, et tous deux disparurent dans une allée.

Le bruit de la porte se refermant avertit Mme Rosier que les voleurs étaient rentrés dans leur repaire.

Se glissant alors le long des murailles, elle s'avança jusqu'à la maison qu'elle examina.

Sylvain et Galoubet n'avaient point menti.

Ils habitaient, en effet, un de ces hôtels borgnes dont un honnête homme ne pourrait franchir le seuil sans ressentir un léger frisson.

Sachant ce qu'elle voulait savoir, la policière s'éloigna rapidement.

Cornu et son compère occupaient une chambre au troisième étage de la maison garnie.

Cette chambre tendue d'un mauvais papier, taché, graisseux, déchirés par places, était meublée de deux petits lits de fer, d'une table de bois blanc, de deux chaises et d'un escabeau.

Les malles placées dans un angle, servaient tout à la fois de commode et d'armoire.

Après avoir vérifié le contenu du porte-monnaie montant juste à la somme de cent treize francs, les deux voleurs se couchèrent.

—Cent treize francs, murmura Sylvain. C'est un mauvais compte...

—Pourquoi donc ça ?

—Ce coquin de treize nous portera malheur...

—Dieu, que t'es bête ! répondit Galoubet en haussant les épaules. Tout ça, c'est des superstitions d'un petit esprit !... Moi, je ne crois ni au treize, ni au

vendredi, ni à aucune autre chose généralement quelconque... je suis libre penseur... Donc, ne dis plus de niaiseries, et dors... ça vaudra mieux...

Dix minutes après les dignes compagnons ronflaient à qui mieux mieux.

Il était à peine onze heures et demie du soir.

Vers une heure du matin Galoubet se réveilla brusquement.

Convaincu qu'il venait d'entendre frapper à la porte, il se souleva sur son séant, se frotta les yeux et prêta l'oreille.

Sylvain Cornu dormait toujours.

Un coup sec retentit nettement sur le panneau de l'huis.

—C'est parfaitement ici... pensait Galoubet, puis à demi-voix il ajouta : Hé ! Sylvain, réveille-toi...

—Eh bien ! quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? demanda Cornu en baillant à se décrocher la mâchoire.

Un nouveau coup retentit.

—Ecoute, reprit Galoubet, on frappe chez nous, et je vois de la lumière sur le carré...

Un filet lumineux filtrait en effet sous la porte.

—Tonnerre ! qu'est-ce que cela signifie ? pensa Sylvain.

Ah ça ! se réveillera-t-on, là dedans ? cria une voix depuis le dehors.

Galoubet tremblait.

—C'est bien pour nous... balbutia-t-il.

—Pas sûr... On se trompe peut-être de logement.

—Répondez-vous, à la fin ? reprit la voix.

—Qui est là ? demanda Galoubet. Qu'est-ce qu'on veut ?

—Au nom de la loi, ouvrez !

—Nom d'un petit bonhomme, c'est une descente de police ! ! fit Sylvain Cornu en sautant à bas de son lit et en passant un pantalon.

—Serions-nous pincés, ma vieille ?... répliqua Galoubet.

—Si vous n'ouvrez pas, on va faire sauter la porte ! dit la voix menaçante.

—Un instant donc, nous n'avons pas de lumière...

—Nous en avons, nous... Ouvrez...

Sylvain, tremblant de tous ses membres, fit tourner la clef dans la serrure.

La porte s'ouvrit et la chambre fut aussitôt éclairée par une bougie que portait à la main le maître du logis, accompagné d'un commissaire de police, ceint de son écharpe et suivi de plusieurs agents.

Les deux voleurs, terrifiés par ce spectacle, tombèrent assis sur leurs lits de fer.

Le commissaire franchit le seuil.

—C'est vous qui vous nommez Sylvain Cornu ? demanda-t-il au plus âgé des bandits.

—Pour vous servir, si j'en étais capable, oui, mon commissaire...

—Et vous, reprit le magistrat, vous vous appelez Narcisse Cartier, surnommé Galoubet ?

—Oui, mon commissaire...

—Au nom de la loi, je vous arrête tous les deux.

—Nous arrêter !... balbutia Sylvain Cornu d'un ton pleurant qu'il supposait propre à émouvoir son auditeur ; mais, mon magistrat, vous commettez une erreur judiciaire à l'instar de celle dont fut victime Lesurques, surnommé le Courrier de Lyon ; vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de lui... Nous sommes des ouvriers paisibles, connus dans le quartier... Nous rentrons tous les soirs de bonne heure, et nous ne ferions pas de tort à une mouche... Demandez plutôt à notre maître d'hôtel, je suis certain qu'il va répondre de nous...

—Toutes ces phrases sont inutiles... répliqua le commissaire. Habillez-vous et suivez-nous.

Désobéir était impossible.

Tout en boutonnant ses bretelles, Galoubet se disait :

—Je parie que c'est la marchande d'habits qui nous a dénoncés... Pas de chance ! Ah ! la vieille gueuse ! !

De son côté, Sylvain pensait :

—Brigand de chiffre treize ! il nous a porté la guigne... J'en étais sûr ! !

Tandis que les voleurs s'habillaient d'une main un peu tremblante, le commissaire de police procédait à une perquisition dans la chambre.

Les malles furent ouvertes.

On y trouva quatre vêtements complets, entièrement neufs, qui provenaient à n'en pas douter de vols à l'étalage.

Les agents empaquetèrent les effets pour les emporter, et le commissaire donna l'ordre de partir.

Galoubet et Sylvain Cornu, très penauds, sortirent de la chambre entre les agents qui leur avaient passé les menottes.

Au bout de vingt minutes les deux coquins se trouvaient dans la salle commune du Dépôt.

—Nous v'là au bloc ! dit Galoubet. Gueuse de marchande d'habits !

—Je te soutiens, moi, que sans le chiffre *treize* il ne serait rien arrivé... répliqua Sylvain Cornu en cherchant une place sur le lit de camp que les gibiers de police correctionnelle et les graines de baigne ramassés pendant la soirée précédente encombraient.

—Enfin, reprit Galoubet à l'oreille de Sylvain, le commissaire n'a pas mis la main sur l'œuf... C'est toujours ça...

—T'as caché les jaunets ?

—Laisse faire... y aura de quoi se payer plus d'un litre de consolation...

Les camarades avaient fini par trouver deux places sur le lit de camp.

—Ils s'y installèrent l'un à côté de l'autre, continuèrent de causer à voix basse, et achevèrent leur nuit au Dépôt en se livrant à une foule de réflexions désagréables.

Ils ignoraient le véritable motif de leur arrestation. Était-on venu les cueillir à domicile à propos de effets volés aux étalages, ou sur la plainte de la marchande d'habits dont Galoubet avait subtilisé le porte-monnaie ?

L'état de complète ivresse dans laquelle se trouvait ou du moins semblait se trouver la marchande, rendait cette supposition peu vraisemblable.

Cependant, dans le doute, et convaincus qu'ils allaient être conduits devant un juge d'instruction, ils se concertaient afin que le magistrat chargé de les questionner ne trouvât dans leurs réponses aucune contradiction.

—Nous aurons beau faire, murmurait Galoubet d'un air piteux, en notre qualité de récidivistes, nous en aurons au moins chacun pour treize mois, et cinq ans de surveillance par-dessus le marché, ce qui n'est pas le plus drôle...

Vers dix heures du matin, une porte s'ouvrit.

Un gardien parut sur le seuil et appela :

—Cartier, dit Galoubet...

—Présent... répondit le voleur, en faisant deux pas en avant.

Le gardien reprit :

—Sylvain Cornu...

—Présent.

—A l'instruction...

Sylvain suivit Galoubet.

Des gardes de Paris les attendaient pour les escorter.

On leur mit les menottes et on les dirigea vers le cabinet de M. Paul de Gibray.

—Ce dernier consultait un rapport de police.

Quand on introduisit les bandits il ne les regarda même pas.

Tous les deux restèrent debout en face de son bureau, roulant entre leurs doigts leurs casquettes afin de se donner une contenance ; ils feignaient d'ailleurs un aplomb que la pâleur de leurs visages démentait.

Enfin, M. de Gibray leva la tête et fixa sur eux ses yeux froids et profonds.

—Nous dévisage-t-il, ce coco-là ! se dit Galoubet ; il nous reconnaîtra pour sûr, quand il nous rencontrera dans les salons...

—Ce doit être un malin... pensait Sylvain, de son côté. On aura bien du mal à lui faire voir le tour.

—Quel est celui de vous qui se nomme ou plutôt qu'on surnomme Galoubet ? demanda le juge d'instruction.

—Moi, mon magistrat... répondit Cartier du ton le plus humble.

—Vous êtes un récidiviste... votre casier judiciaire constate de nombreuses condamnations.

—Hélas ! mon magistrat, je n'ai pas eu de chance...

—Trois ans à Poissy... Six mois à la Roquette...

Deux ans à Sainte-Pélagie... un an à Mazas... voilà de brillants états de service. Vous pouvez réclamer un grade dans l'armée du crime !

Galoubet baissa la tête sans répondre.

M. de Gibray reprit en s'adressant à l'autre gradin :

—Vous, vous êtes Sylvain Cornu ?

—Oui, mon juge...

—Quel âge avez-vous ?

—Cinquante-deux ans.

—Vos états de services l'emportent encore sur ceux de votre compagnon... Vous avez passé dix-sept ans dans diverses prisons...

—Dix-sept ans et demie..., rectifia timidement Cornu.

—Vous avez fait cinq ans à la maison centrale de Poissy...

Mon juge, c'était ma troisième condamnation... Le tribunal s'est montré bien sévère...

—En quelle année avez-vous été incarcéré à Poissy ?

—En 1847...

—Vous en êtes sorti ?

—En 1853...

—Donc vous vous y trouviez en 1849...

—Naturellement, mon juge...

—C'est là que vous avez connu Cartier, surnommé Galoubet ?

Galoubet répondit :

—Oui, mon magistrat... En 1851, je suis allé à Poissy tirer mes trois ans...

M. de Gibray garda le silence pendant quelques secondes, puis demanda brusquement à Sylvain :

—Vous souvenez-vous de vos compagnons de captivité, à la Prison centrale ?

—Pas de tous, mais de plusieurs...

—Pourriez-vous me citer les noms de ceux-là ?

L'expression d'humilité empreinte sur le visage de Sylvain disparut ; il regarda le juge d'instruction bien en face, ce qu'il n'avait point osé faire jusqu'à ce moment, et un vague sourire vint à ses lèvres.

Il pensait :

—Oh ! oh ! ma vieille, on veut te faire faire de la musique. Eh bien, si le juge a besoin de tes services, faut que ça te rapporte...

—Eh bien ! vous ne répondez pas ? reprit au bout d'un instant, Paul de Gibray.

—C'est que, mon juge, c'est assez difficile de répondre...

—Pourquoi ?

—Là-bas, on ne connaît que les numéros et les surnoms... Les noms, on les connaît à peine... Je croyais que vous vouliez parler des visages, qui sont gravés là.

Sylvain se toucha le front du bout du doigt.

XX

Le juge d'instruction sourit à son tour.

—Ah ! fit-il ensuite, vous vous rappelez surtout les visages...

En même temps, il fouillait dans un des tiroirs de son bureau.

—Surtout, oui, monsieur... répliqua Sylvain Cornu.

Paul de Gibray avait trouvé ce qu'il cherchait.

—Eh bien ! alors, dit-il, en tendant au récidiviste un portrait-carte, vous reconnaîtrez sans doute celui-ci ?...

Sylvain se pencha vers la photographie et l'examina avec une profonde attention.

—On ne voit pas bien... murmura-t-il ensuite, les traits sont effacés... On dirait un homme mort.

—On ne se tromperait pas... C'est un homme mort de mort violente, un homme assassiné... et vous devez le connaître.

Ces derniers mots : *et vous devez le connaître*, causèrent à Sylvain une profonde épouvante.

Sa figure se décomposa.

Ses yeux s'arrondirent.

Ses mains tremblèrent.

—Miséricorde ! s'écria-t-il. Est-ce que ce serait moi qu'on accuse ?...

—Jusqu'à présent on ne vous accuse point, répliqua le juge d'instruction : seulement comme vous connaissez cet homme dont l'identité n'a point encore été établie, je vous demande de me dire qui il est...

—Mais je ne le connais pas, monsieur... Plus je le regarde, moins je puis mettre un nom ou un numéro sur cette binette-là.

Paul de Gibray sourit de nouveau.

—Ce n'est point ce que vous disiez hier... répliqua-t-il ironiquement.

—Hein ? répliqua Sylvain d'un air stupéfait.

—Oui, hier, chez le marchand de vin de la rue du Bon-Puits...

—Pincé au demi-cercle ! murmura Cornu en lançant un regard à Galoubet.

Le juge d'instruction poursuivit :

—Si vous ne reconnaissez point cette photographie, vous reconnaîtrez sans doute le cadavre.

—De quel cadavre parlez-vous, mon juge ? Est-ce que ce serait celui de l'homme qui est à la Morgue ?... l'homme qui a été assassiné dans une voiture, à ce que prétendent les journaux ?

—C'est celui-là même... Vous l'avez vu... et vous l'avez reconnu...

Sylvain fit un mouvement.

Paul de Gibray ne lui laissa pas le temps de parler et poursuivit :

—Vous l'avez reconnu, car vous le connaissiez, j'en suis certain...

—Mais, mon juge...

—Ne m'interrompez pas et écoutez-moi... Vous avez été arrêté cette nuit pour vol à l'étalage de certains effets d'habillement.

—Innocent comme l'enfant à naître, mon juge !

—Nous n'avons en ce moment aucune preuve matérielle contre vous...

—Vous voyez bien...

—Mais il ne serait ni long ni difficile de se les procurer... Eh bien ! faites ce que j'attends de vous... servez-moi tous les deux franchement, sincèrement, sans arrière-pensée... Dites-moi quel est l'homme qui se trouve à la Morgue, et j'abandonnerai peut-être l'affaire... je signerai peut-être votre élargissement.

Sylvain Cornu paraissait hésiter.

Galoubet prit la parole et s'écria avec animation :

—Ah ! mon magistrat, s'il s'agit de vous être utile et agréable, il ne se fera point tirer l'oreille... Il vous dira tout... Il respecte trop la justice pour ne pas vous aider dans vos recherches... Oui, mon magistrat, il connaît l'homme de la Morgue...

Comme on le voit les mots : *J'abandonnerai peut-être l'affaire... je signerai peut-être votre ordre d'élargissement*, avaient produit l'effet qu'en attendait le juge d'instruction.

—Alors, demanda-t-il à Sylvain, vous êtes prêt à parler ?

—Oui, mon juge... Galoubet a raison. Tout pour la justice... c'est mon principe ! Comptez sur moi ; seulement je ne puis vous répondre comme ça, *illico*... J'ai bien cru reconnaître l'individu, mais il faudrait que je le voie de pres, afin d'être certain que je ne me suis pas trompé.

—C'est facile... fit M. de Gibray.

Il traça quelques mots sur une feuille de papier qu'il mit sous enveloppe et il écrivit l'adresse.

Ensuite il frappa sur un timbre.

Un employé parut.

—Envoyez-moi les deux gardes de Paris qui ont amené ces hommes... commanda le juge d'instruction.

L'employé sortit.

Les gardes entrèrent.

—Prenez cette lettre, leur dit le magistrat. Elle est pour le greffier de la Morgue où vous allez conduire les détenus que voilà... Quand ils auront terminé ce qu'ils ont à faire, vous les ramènererez ici.

—Soyez tranquille, mon juge, nous ne moisirons pas en route... répliqua Sylvain.